

CIMMÉRIENS D'HOMÈRE

PAR M. DE VILMORIN

LES CIMMÉRIENS D'HOMÈRE

REVUE DE L'ORIENT, novembre, décembre 1858 ; janvier, février 1859.

Paris. — Impr. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vauv.

LES

CIMMÉRIENS D'HOMÈRE

LETTRE A M. VICTOR LANGLOIS

PAR

CH. EM. RUELLÉ

Nunc animis opus, Æneæ...



PARIS

A. LELEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES POITEVINS, 11

—
1859

LES CIMMÉRIENS D'HOMÈRE.

LETTRE A M. VICTOR LANGLOIS.

Monsieur,

Je viens vous soumettre humblement une question de géographie et de mythologie homériques, objet de « profondes recherches », dont vous reconnaitrez, je l'espère, la « haute gravité ». Depuis qu'elle m'était venue à l'esprit, elle ne me laissait pas un instant de repos. La chose peut vous sembler extraordinaire, mais apprenez que cette question se complique d'enchantements, d'apparitions, et même de nécromancie ;

*Hinc exaudiri gemitus iræque leonum
Vincla recusantum et sera sub nocte rudentum.*

Comme vous le voyez, il s'agit de la magicienne Circé :

Sa voix redoutable
Trouble les enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs ;
Un voile effroyable
Couvre l'univers.

Mais enfin je suis sorti de la perplexité où m'avait jeté cette question ; le doute, nuit plus terrible encore que celle que décrit le Poète, s'est dissipé, et je me tiendrais fort satisfait de mon opinion si je pouvais lui gagner votre suffrage. Qu'y a-t-il de plus précieux et de plus rare qu'un juge compétent et sincère ? Vous avez exploré les côtes de l'Asie Mineure ; vous avez pu suivre, en partie, l'itinéraire d'Ulysse et celui d'Argo, la nef merveilleuse ; vous avez vu les lieux qu'illustrèrent l'épopée d'Achille et celle d'Alexandre ; de-

vant les accidents d'une nature abrupte, vous vous êtes figuré sans peine comment les terreurs des anciens peuples firent de ces contrées l'empire ténébreux d'Aïdès. Lointain voyageur, vous excuserez mon ignorance et ne manquerez pas de me signaler mes fautes.

I.

Il vous souvient que, dans l'Odyssée, le fils de Laërte, durant son séjour à l'île d'Ææa, chez Circé, la fille du Soleil, fait un pieux voyage au pays des Cimmériens, — auquel il arrive après une journée de navigation, — afin d'y consulter l'ombre du devin Tirésias. Mais où la scène se passe-t-elle? où se trouve l'île d'Ææa, et quel peut être, dans la pensée d'Homère, le terme de ce voyage? « Il faut donc, comme le dit si bien madame Dacier, chercher quels peuples ce sont que les Cimmériens, et où il les place. »

Avant toute chose il faut avoir devant les yeux le *texte* même de la discussion, c'est à dire le passage d'Homère sur les Cimmériens. Il est, comme vous le savez, aux premiers vers du XI^e chant de l'Odyssée. Permettez-moi d'en mettre ici une traduction aussi littérale que possible.

« Nous descendons ensuite sur le rivage auprès de notre vaisseau; tout d'abord nous le tirons vers la vaste mer, puis nous disposons le mât et les voiles sur le noir navire; nous prenons des brebis (noires) et les embarquons, et nous-mêmes nous nous avançons, remplis de tristesse, et versant d'abondantes larmes. Sur le navire à la proue azurée souffle un vent favorable qui gonfle les voiles, utile compagnon de voyage que nous envoie Circé, (la nymphe) à la belle chevelure, vénérable déesse à la voix mélodieuse. Et nous, après avoir mis en état tous les agrès du vaisseau, nous nous tenons assis, et l'abandonnons à la direction du vent et de notre pilote. Pendant toute une journée de navigation, les voiles restèrent déployées; puis le soleil se coucha et les routes se couvrirent de ténèbres. Et le vaisseau arriva aux limites de l'Océan au courant profond. En cet endroit est la cité et le peuple des hommes Cimmériens, enveloppés dans le brouillard et dans l'ombre. Jamais ne les voit le soleil lumineux aux rayons pénétrants, ni lorsqu'il s'avance vers le ciel étoilé, ni lorsqu'il revient du ciel vers la

terre; mais une nuit funeste s'étend sur ces malheureux mortels. Arrivés là, nous tirons notre navire sur la rive; nous débarquons les brebis; puis nous-mêmes nous marchons le long du courant de l'Océan, jusqu'à ce que nous ayons atteint l'endroit que nous avait dit Circé ».

Assisté d'Euryloque et de Périclès, Ulysse creuse avec son épée une fosse « d'une coudée en tous sens », et fait auprès, en l'honneur de tous les morts, des libations et un vœu dont il s'acquittera dès son retour à Ithaque, puis un vœu particulier à Tirésias; il égorge ensuite les victimes au-dessus de la fosse. A peine le sang a-t-il coulé que du fond de l'Erèbe se rassemblent les ombres des morts, les jeunes gens, les vieillards, les vierges, les guerriers. Ces pauvres âmes, très-mal nourries chez Pluton, selon certain scholiaste, sont tellement friandes du sang répandu autour de la fosse, que notre héros, glacé d'effroi en les entendant bourdonner de toutes parts autour de lui comme un essaim, a toutes les peines du monde à les empêcher de boire de ce sang avant qu'il ait consulté Tirésias.

Je m'arrête, crainte d'altérer cette antique peinture dont les couleurs sont encore si fraîches; vous aimerez à la voir vous-même. Assurément, Ulysse aura beau vous dire, comme il le fait à ses hôtes, qu'il est temps de prendre du repos; vous lui répondrez, comme le roi Alcinoüs, que la nuit est longue, et qu'il continue, s'il le peut, son merveilleux récit.

A la lecture de ce passage, plusieurs interprétations se sont présentées, qui ont eu chacune leurs défenseurs, depuis le poète Hésiode jusqu'aux savants qui siègent aujourd'hui à l'Institut.

Les uns ont voulu qu'Homère ait transporté les Cimmériens d'Italie ou ceux du Bosphore sur la côte orientale de l'Océan Atlantique; ils fondaient leur opinion sur ce vers :

Ἡ δ' ἐς πείραθ' ἔεινε βυθὺν ὄψεσθε,

« Le vaisseau arriva aux limites de l'Océan au courant profond. »

Cette manière de transporter la scène de l'évocation est appelée par les Grecs *Exocéanisme*.

D'autres soutiennent que le Poète n'a pas fait faire tant de chemin à son héros ; qu'il connaissait les traditions qui plaçaient en Italie, sur la côte occidentale, l'île de Circé, les bois sacrés de Proserpine, l'une des entrées de l'Enfer, bref, tout ce que l'on retrouve dans la description du rivage où débarque le fils de Laërte.

D'autres enfin prétendent que les Cimmériens d'Homère ont pris naissance dans son imagination et que c'est folie de les chercher ailleurs.

A ces trois opinions se rattache tout ce que les commentateurs et les mythologues ont écrit à ce sujet. Quant à moi, je me range à la seconde hypothèse. J'admets que le Poète a connu, par les voyageurs de son temps, les côtes de l'Italie occidentale, ainsi que les légendes merveilleuses dont elles étaient le théâtre, et qu'il a tiré de cette connaissance des effets poétiques simples et directs. En un mot, je pense que la scène de l'évocation homérique est aux lieux mêmes où le pieux Énée descend aux Enfers. A vous, Monsieur, de juger si mes arguments peuvent établir une détermination satisfaisante.

Mais, répondez-vous, que nous importe de savoir où pouvaient être les Cimmériens d'Homère ? Je vous entends me dire avec Sénèque : « Quæris Ulixes ubi erraverit, potius quam efficias ne nos semper erremus ».

Vous avez certainement raison, et de plus vous vous rencontrez en cela avec le mathématicien Ératosthène ; la morale et les sciences exactes n'ont rien à gagner ici, je l'avoue. — C'est donc dans l'intérêt de la vérité historique que vous soulevez ce problème ? Mais, avant d'affirmer aucun fait de l'âge héroïque, que ne démontrez-vous d'abord l'existence d'Homère ? — Ceci est une autre question. Il n'importe à ma thèse que l'on admette telle ou telle opinion paradoxale. Que l'Iliade et l'Odyssée soient l'œuvre d'un seul ou de plusieurs, ou bien encore une collection de

légendes conçues à diverses époques et même à des époques fort éloignées entre elles, la conclusion ne change rien à la solution que je propose. Au reste, si l'on tient à voir réuni en quelques pages ce qui s'est dit là-dessus depuis les Chorizontes jusqu'à Vico et à Wolf, on n'a pas oublié le résumé vif et rapide qu'en a tracé M. Ch. Magnin (*Causeries et Méditations*, t. II) ¹.

Pour moi, ce que j'essaie de défendre, c'est la vérité même de la poésie dans Homère. S'il est vrai que cette poésie ne plaît pas moins par la description des lieux que par la peinture des sentiments et des caractères, ne trouvez-vous pas qu'elle perd beaucoup à l'idée vague que l'on se fait parfois de la scène où les événements s'accomplissent? Tout est drame dans Homère : on y voit l'action et l'acteur ; le théâtre seul y manque, ou plutôt il n'attend pour nous apparaître que le moment où tombera pour nous cette espèce de teinte nébuleuse qui nous le cache. Ne serions-nous point sans excuse, si, en présence de cette scène, nous ne nous appliquions pas à lui rendre ses véritables couleurs, lorsqu'il nous suffit de lire le Poète pour que ces couleurs se ravivent d'elles-mêmes? Si un événement dramatique offre de l'intérêt, lors même que la scène où l'a placé le poète est imaginaire, l'impression n'est jamais plus vive que lorsqu'on a devant les yeux le site même que le poète a choisi. Ne me sauriez-vous pas quelque gré, par exemple, de vous prouver qu'il nous est possible de visiter le rivage où a lieu l'évocation décrite par Homère, et de reconnaître nous-mêmes les motifs qui ont déterminé le choix du Poète?

Comment! direz-vous, pourrions-nous espérer de découvrir quelque part les Cimmériens d'Homère, ces peuples

¹ En 1836, M. Fauriel a traité cette question à la Faculté des Lettres, et M. Egger a rendu compte de ces excellentes leçons dans le *Journal de l'Instruction publique*. M. Guigniaut, dans l'article *Homère* de l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, tome XIV, a essayé de concilier, en les résumant, les diverses opinions émises à ce sujet.

qui vivaient au milieu d'une nuit perpétuelle? — Non certes, et par plusieurs raisons, dont la première est qu'ils n'ont jamais existé; mais, suivant moi, l'auteur de l'*Odyssée* a connu les traditions qui plaçaient des Cimmériens dans le voisinage de l'Averne, à quelques milles de Naples. Ces traditions étaient fondées sur la nature du pays où se rencontrent des antres, des passages souterrains, des sources brûlantes, des vapeurs sulfureuses, des lueurs nocturnes, toutes choses assez peu rassurantes, surtout lorsqu'on n'a pas étudié la physique du globe. Ces lieux avaient été décrits par les navigateurs que le négoce ou la piété attiraient sur cette terre. Ne vous rappelez-vous pas ce pèlerinage périodique de deux jeunes hyperboréennes à l'île de Délos? Hérodote nous en donne assez complaisamment l'itinéraire. La pieuse expédition, si l'on en croyait les habitants de Délos, traversait d'abord la Scythie, fléchissait à l'ouest vers l'Adriatique, puis au sud vers l'Épire. Quelques pas de plus, et nous aurions l'un des chemins qu'avait pu suivre la renommée des Cimmériens Italiques.

Mais il convient de donner d'abord la parole à ceux qui ont soutenu depuis l'antiquité jusqu'à nos jours même des opinions contraires à celle que nous venons d'émettre. N'oublions pas, dans cet examen, de nous placer au point de vue d'Homère; cherchons à pénétrer le secret du Poète, à renouer le fil de ses conceptions, à constater enfin quelles étaient ses connaissances historiques et géographiques, lorsqu'il chantait les aventures d'Ulysse. Ce voyage « en lointain pays » pourrait-il, Monsieur, avoir pour vous quelque chose du charme qui s'attache à vos propres explorations?

(1) Écoutons d'abord Cratès, qui florissait vers l'an 180 avant l'ère chrétienne, et fit le premier, comme on sait, un cours de littérature grecque à Rome. A l'entendre, « c'est dans l'Océan occidental et au-delà des Colonnes d'Hercule qu'il faut chercher l'île de Circé et celle de Calypso. Le pays des Cimmériens, où règne une nuit éternelle, doit

(1) *Maλλάριος, de Mallos, en Cilicie.*
A. Gell. 14, 5. — Sueton. Gramm. 2.

se chercher sous le pôle même, et celui des Lestrignons, chez lesquels on jouit d'une lumière continuelle à cause que les routes du jour et de la nuit y sont voisines l'une de l'autre, représente les climats septentrionaux placés sous la constellation du Dragon. »

Telle est du moins l'opinion bizarre que Fréret attribue à ce grammairien, d'après Strabon sans doute, dans son mémoire posthume *sur la Géographie ancienne* (Hist. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, t. XVI, p. 339).

Pour réfuter un tel système, il suffit de remarquer qu'Homère est un poète sérieux. Or ce système a l'une ou l'autre de ces conséquences : ou le Poète a laissé Ithaque au point de la mer Ionienne qu'elle occupe encore aujourd'hui, et dans ce cas, l'imagination la plus intrépide aurait peine à concevoir l'espace qu'il ferait parcourir au héros; ou bien l'île natale d'Ulysse devra subir un déplacement qui ne laisse entre elle et les Cimmériens qu'une distance raisonnable; de sorte que l'on ne peut reléguer les Cimmériens à l'extrémité septentrionale du globe, sans être contraint de transporter Ithaque à quatre ou cinq cents lieues vers le nord.

Apollodore, disciple du célèbre critique Aristarque, affirmait, au dire de Strabon (liv. VII), que l'auteur de l'Odyssee avait, en géographie, des notions très bornées, et que l'Égypte même ne lui était pas connue. Il opposait à ceux qui font voyager Ulysse en Sicile, que, « pour soutenir cette opinion, ils doivent dire que le voyage a réellement eu lieu dans ces parages, mais que le Poète a fait de l'exocéanisme dans l'intérêt de sa fable : il concevait cette manière de voir de la part des commentateurs vulgaires, mais pour Callimaque, qui se piquait de critique, il ne pouvait la lui pardonner, lui qui prétend que Gaulos est l'île de Calypso et que Schérie est Corcyre ». Voilà tout ce que nous savons sur la pensée d'Apollodore. Il avait écrit sur les voyages d'Ulysse un livre dont il parle dans sa *Bibliothèque*; ce livre est malheureusement perdu.

Abordons maintenant Strabon lui-même¹. Il déclare, en citant l'astronome Hipparque, qu'Homère est le père de la géographie (*ἀρχηγέτης*); il se plaît à redire et même à démontrer qu'Homère a mis dans l'Odyssée, en fait de géographie, très peu de merveilleux.

Relativement au point qui nous occupe, il ne procède point par des *translations* réelles qui ne sauraient se justifier. Il prête au Poète une méthode de composition dans laquelle celui-ci aurait emprunté à des éléments géographiques positifs les traits dont il avait besoin dans ses fictions. Dès le début de son premier livre, retraçant en quelques lignes l'espèce de tour du monde méditerranéen que présentent les poèmes d'Homère, à partir des Colonnes d'Hercule, le long de la Libye, de l'Égypte, de la Phénicie, de l'Asie Mineure, à travers les îles, qu'il rappelle toutes, sur les bords de la Propontide et du Pont-Euxin, jusqu'à la Colchide, il arrive au Bosphore Cimmérien : « Homère connaissait, dit-il, le Bosphore Cimmérien, connaissant les Cimmériens. Il ne pouvait connaître le nom des Cimmériens et ne point les connaître eux-mêmes. Ceux qui vivaient de son temps ou peu avant lui, avaient parcouru toute cette contrée, depuis le Bosphore jusqu'à l'Ionie; il fait donc allusion, *αὐνίττεται*, à leur pays, ténébreux comme il l'est, et, ainsi qu'il le dit, enveloppé dans le brouillard et dans l'ombre, *ἤερι καὶ νεφέλῃ*. » Strabon revient à plusieurs reprises à cette idée qu'Homère travaille sur une base réelle, « y ajoutant la fable, conservant ce qu'il y a de poétique », en un mot, reprenant, comme nous dirions, son bien où il le trouve. C'est la pensée d'Horace : *Sic veris falsa remiscet*. « C'est ainsi, écrit Strabon au livre III, que, sachant que les Cimmériens habitaient dans les régions boréennes et zéphyriennes qui sont dans le voisinage du Bosphore, il les a mis auprès des Enfers. Peut-être aussi y avait-il quelques relations communes entre les Ioniens et cette tribu; et en

¹ Né en Cappadoce, à Amasie.

effet c'est au temps d'Homère ou peu de temps avant lui, que les Cimmériens étaient, à ce qu'on rapporte, arrivés jusqu'à l'Éolide et à l'Ionie ».

Quant à ce que le Poète raconte du séjour d'Ulysse en Italie, Strabon reste fidèle à ce genre d'interprétation. « Il faut établir d'abord ce que veulent dire ceux qui affirment que, suivant Homère, le voyage d'Ulysse a eu lieu auprès de la Sicile et de l'Italie et ceux qui affirment qu'il n'a pas eu lieu. On fait bien de reconnaître que le voyage d'Ulysse a eu lieu en cet endroit ; que, prenant en cela un sujet vrai, Homère l'a *arrangé* poétiquement. »

Strabon reconnaît que l'on trouve en Italie des traces de ce voyage. « Le tort, ajoute-t-il, c'est de prendre cet *arrangement* pour la réalité, son Océan, son Enfer, les génisses du Soleil, l'hospitalité des déesses, les métamorphoses, la grandeur des Cyclopes et des Lestrigons, et la force de Scylla, et les distances de la navigation, et tous les faits où le Poète se montre évidemment narrateur de prodiges. »

Veut-on voir la part que Strabon fait à la fiction dans la poésie d'Homère ; en voici un exemple ; il cite ce vers :

Lorsque le vaisseau eut quitté le courant du fleuve Océan ;

cet autre, sur l'île de Calypso :

Dans l'île d'Ogygie, où est le centre de la mer ;

puis ces paroles du roi des Phéaciens :

Nous habitons au loin, à l'extrémité du monde, au milieu d'une mer qui nous entoure de toutes parts, et aucun des mortels ne se mêle à nous ; et il ajoute : « Tout cela est évidemment placé, par une fiction du Poète, dans l'Océan Atlantique ».

Voici maintenant la part qu'il laisse à l'élément historique : « Que le voyage d'Ulysse ait eu lieu auprès de la Sicile et de l'Italie, on a raison de le penser, et l'on n'a pas à craindre d'être démenti par le Poète. En effet, quel poète ou quel historien a suggéré aux Napolitains de citer le tombeau de la sirène Parthénope ; aux habitants de Cumes, de

Dicéarchie et de Vesuvium de citer le Périphlégéon et le lac Achéron, et un Nécromantium dans l'Averne, et Baius et Misène du nombre des compagnons d'Ulysse...; toutes choses qu'il ne faut pas examiner de trop près, ni rejeter comme étant sans raison et sans fondement, comme ne touchant en rien à la vérité et n'ayant pas l'utilité des choses réelles. »

Quelles que soient les formes de respect avec lesquelles Strabon parle des *mensonges poétiques* du chantre d'Ulysse, il n'en prête pas moins gratuitement au Poète une pensée qui est en contradiction flagrante avec l'idée qu'il se fait en général de la géographie d'Homère. Loin de nous laisser entraîner ainsi à des conjectures présomptueuses, soyons persuadés que plus nos interprétations se rapprocheront de la nature, plus nous pourrons espérer qu'elles s'accordent avec la vérité. Ce n'est point d'après les procédés artificiels de la poésie alexandrine qu'il faut apprécier la composition homérique.

Vous-même, Monsieur, vous avez eu lieu bien des fois de constater la fidélité des descriptions antiques que signalait avec tant de bonheur, au commencement de ce siècle, l'aimable auteur du *Voyage dans le Latium*, Victor de Bons-tetten, en donnant le premier l'exemple de ces commentaires *sur place*, qui font aujourd'hui tant d'honneur à nos jeunes savants et en particulier à notre école d'Athènes ¹.

Passons à un autre contemporain d'Auguste.

« Diodore de Sicile trouvait en Égypte tout ce que Strabon voyait sur les côtes d'Italie, et il faut même convenir que son opinion avait quelque chose de plus séduisant. Il y plaçait le lac Acherusia et tout ce qui concernait les morts; et il trouvait l'Océan dans l'ancien nom du Nil, *Oceame* ². »

¹ On peut voir de curieux exemples de l'exactitude des poètes tragiques dans les *Études de mythologie et d'archéologie grecque d'Athènes à Argos*, par M. Bertrand; Rennes, 1858, in-12; p. 122.

² *Oceame*, fleuve noir; Champollion le jeune, *L'Égypte sous les Pharaons*, 1^{er} volume, article *Nil*.

C'est ainsi que s'exprime Rochefort dans sa *Dissertation sur les voyages d'Ulysse*, imprimée à la suite de sa traduction en vers de l'Odyssée. A ne lire que ces lignes, on pourrait croire qu'il faut rendre Diodore responsable de cette opinion; mais quand, malgré toute la confiance que peut inspirer une analyse, on aborde le texte même, on voit que Diodore ne dit pas que l'Enfer de l'Odyssée soit à placer en Égypte, mais que les prêtres égyptiens prétendaient l'y retrouver, et que, suivant eux, toute la partie de la mythologie grecque relative aux Enfers concordait avec les rites conservés en Égypte, ce qui avait encore lieu de son temps (livre I^{er} de Diodore).

L'opinion que je viens de rappeler, sans être celle de Diodore, ainsi que Rochefort l'a cru par erreur, n'en est pas moins précieuse, comme étant celle des lettrés de l'Égypte au temps d'Auguste, et nous montrant les cérémonies funèbres pratiquées encore sur les bords du Nil à cette époque.

Vous ne vous attendez peut-être pas, Monsieur, à voir Ulysse passer d'Égypte en Germanie, et moins encore sans doute à voir un fait de ce genre mentionné par un grave historien. C'est cependant ce que nous trouvons dans Tacite (*de Germ.*, 3). Une tradition répandue sur les bords du Rhin attribuait à Ulysse la fondation d'Asciburgium. On prétendait même que des monuments funéraires portant des inscriptions grecques attestaient le séjour d'une population hellénique aux confins de la Germanie et de la Rhétie. Il est fâcheux pour la ville d'Ashbourg, dans laquelle on croit reconnaître cette ville antique, que le texte d'Homère ne représente pas Ulysse comme égaré (*delatum*) aussi loin sur le continent.

Pausanias, né en Phrygie, nous propose (*Attic.*; édit. Sylburg, p. 30) une interprétation qui ne manque pas de vraisemblance. Homère, dit-il, aura vu dans la Thesprotie un lac Achéruse, un fleuve Achéron, un Cocyte, un Averno nécromantique (*Bæot.*; p. 586), enfin des lieux consacrés aux divinités infernales, par lesquels des légendes locales

faisaient descendre chez Pluton Thésée et Pirithoüs; dès lors, il aura pu adapter les images que lui présentait cette contrée à une autre scène du même genre. Malheureusement cette explication ne nous dit pas en quel lieu le Poëte avait placé la scène d'évocation qu'il empruntait à la Thesprotie.

Pausanias, dans un autre endroit (*Phoc.*; p. 664), décrit un tableau de Polygnote représentant la descente d'Ulysse aux Enfers et déposé au temple de Delphes, dans une espèce de musée religieux qu'on nommait le *Lesché*. Cette description qui, dans l'édition grecque-latine de Sylburg, n'occupe pas moins de quatre pages in-folio, ne jette pas un grand jour sur notre question; je n'ai pu y relever un seul trait qui se rapporte directement à l'intéressante nation des Cimmériens. Néanmoins, je vous recommanderai volontiers ce passage de Pausanias : il nous montre tout le xi^e chant de l'Odyssée figuré par un des plus grands peintres du siècle de Périclès.

Cette galerie homérique de Delphes me rappelle une découverte annoncée dans la *Revue archéologique* (t. X, p. 441). Il s'agit de huit peintures murales découvertes sur le mont Esquilin, et représentant les voyages d'Ulysse tels qu'ils sont décrits par Homère. Cette composition, dont s'est enrichi le musée du Capitole, serait-elle faite d'après le tableau de Polygnote?

Le philosophe Maxime de Tyr, qui visita l'Arabie, la Phrygie, la Grèce, l'Italie, exprime, à propos de l'Averne, l'opinion qu'Homère a pu connaître ce lac avec son antre divinatoire et ses prêtres évocateurs (*ψυχαγωγοί*); il ajoute que, profitant du privilège accordé aux poètes, l'auteur de l'Odyssée avait enlevé l'Averne aux lieux qu'il occupe. On voit que la pensée de Maxime n'est pas sans analogie avec celle de Strabon, et qu'il encourt le même reproche. De plus, il oublie de nous dire où Homère aurait transporté le lac qu'il déplaçait ainsi.

On ne peut pas reprocher le même silence à Solin, histo-

rien-abréviateur du troisième siècle de notre ère. On sait où il conduit Ulysse. Il nous apprend en effet « qu'un monument atteste (*manifestat*) que le héros a débarqué sur les côtes de la Calédonie, par delà cet *autre monde* de la Bretagne, par delà la Gaule qui, sans la Bretagne, serait elle-même l'extrémité du monde. Ce monument, c'est un autel portant une inscription grecque en souvenir d'un vœu ». Comme vous le voyez, Solin ne se pique pas de la même réserve que Tacite.

A côté de ce témoin épigraphique se place une autorité qui n'a pas même la valeur de la compilation historique que nous venons de nommer ; elle appartient à un siècle qui n'a rien de primitif et où les poètes, comme on l'a dit, « écrivent d'imagination ».

Claudien ¹ ou plutôt Mègère, l'effroyable furie, veut faire sortir de la terre de Gaule un fléau d'une nouvelle espèce. Elle s'élançe du fond du Tartare : sa voix fait retentir les airs, la Bretagne en frémit, les champs des Sénones en sont ébranlés, Thétis demeure immobile et les flots du Rhin s'arrêtent. Déguisée en vieille, elle se rend à Elusa, pour en tirer Rufin, le futur ministre de Théodose. L'endroit où elle est sortie des Enfers, « situé, écrit le Poète, dans la partie où la Gaule déploie son rivage extrême, bordé par les eaux de l'Océan, est celui où Ulysse, dit-on, évoqua, par une libation de sang, le peuple des êtres silencieux (*populum... silentum*) ».

Les quatre noms cités ci-dessus indiquent un effet théâtral produit dans le même instant au nord et au sud, à l'est et à l'ouest. Mais en quel pays l'écrivain place-t-il cette sortie des Enfers « où, dit-on, avait eu lieu l'évocation d'Ulysse » ? rien ne l'indique. S'agit-il du rivage le plus voisin de l'Italie, qui présente encore aujourd'hui les feux nocturnes de Mala-Pietra et de Barigazzo, ou bien des côtes de la Bretagne, ou même de celles de l'Aquitaine,

¹ Né à Alexandrie, dans la seconde partie du quatrième siècle.

comme semble le marquer le mot d'Océan (*Oceani prætentus aquis*)? on ne saurait le distinguer.

En quittant Claudien, nous laissons derrière nous un immense espace durant lequel on s'est fort peu occupé, sans doute, des Cimmériens, et nous arrivons au XII^e siècle.

Nous trouvons à Constantinople deux frères, Isaac et Jean Tzetzés, que cette question divise, en attendant que le philologue G. Müller vint les rapprocher, dans son édition de Lycophon (Lips., 1811).

Deux lignes des scholies d'Isaac, sur l'auteur de *Cassandra*, nous font voir que la question, en tant de siècles, n'avait pas beaucoup marché : « Les Cimmériens, dit-il, dans la pensée d'Homère, sont auprès de l'Océan occidental ».

Nous verrons plus tard l'opinion de l'autre Tzetzés, qui avait mis les voyages d'Ulysse en allégories, et avait publié de doctes commentaires sur Homère.

Eustathe, archevêque de Thessalonique, contemporain des Tzetzés, et l'auteur, comme vous le savez, d'un commentaire sur l'Iliade et sur l'Odyssée, ne nous fournit non plus rien de nouveau. Après avoir cherché à prouver qu'Ulysse a visité réellement les côtes d'Italie et de Sicile, il ajoute : « Ainsi l'on ne saurait contester qu'Ulysse ait voyagé dans ces lieux ; mais il est évident qu'il y a plusieurs parties de ces voyages que le Poète a placées dans l'Océan, qu'il *exocéanise* ». Plus loin il semble transcrire Strabon : « Homère, dit-il, respecte certains faits historiques ; mais il y fait entrer du merveilleux, et, suivant l'usage des poètes, il entremêle le faux et le vrai ». Ailleurs, il blâme Homère d'avoir mis les Cimmériens en occident, « déplaçant, écrit-il, une nation qui est réellement au nord, βόρειον ἔθνος, et la transportant vers les contrées occidentales ».

Nous avons vu tour à tour les Cimmériens de l'Odyssée dans le Pont-Euxin, en Gaule, en Espagne, en Germanie, en Calédonie. Il serait surprenant de ne pas les voir en

Angleterre. Un docteur anglais va nous les y montrer, Georges Carleton, avec lequel nous entrons dans la période moderne. L'idée de faire voyager Ulysse en Angleterre avait été contestée au nom de Brodæus, notre compatriote J. Brodeau, dans la *Britannia* de Camden. Carleton ne l'a donc pas émise le premier ; mais, comme si toutes les nations avaient leurs titres de noblesse dans Homère, il revendique pour la Grande-Bretagne, comme lui appartenant en propre, l'honneur d'avoir fourni à Ulysse les moyens de descendre aux Enfers ; du reste, sans allusion aucune aux noirs souterrains du comté de Durham, et sans songer le moins du monde à cet antre hibernien de Saint-Patrick, qui rappelle lui-même ce *Val des Démons* (Cheïtaulik), que vous avez décrit, Monsieur, et où vous avez reconnu l'antre Corycien de Strabon et de Pomponius Mela.

Ce champion de la nationalité britannique procède géométriquement, dans une longue lettre latine, la 80^e du recueil Camdénien (*V. Cl. Gul. Camdeni et ill. vir. ad G. Camden. Epistolæ*; Lond., 1691, in-4^o; avec la vie du savant antiquaire, mort en 1623)¹. Accordez à Carleton : 1^o que les plus anciens habitants de l'Angleterre ont été les Cimmériens ou Cimbres ; 2^o que les Cimbres britanniques étaient plus que toute autre nation adonnés à la magie ; — étant d'ailleurs posé, comme axiome, qu'Homère surpassait tous les hommes en connaissances ethnographiques ; — vous conviendrez qu'aucun peuple n'était mieux dans les conditions requises pour que le roi d'Ithaque vînt y faire son évocation. De là les conseils que reçoit Ulysse de la bouche de la magicienne Circé, ce souffle du nord-ouest, *πνοή βορέαο* (*Od. X, 507*), destiné à le porter sans doute vers la Bétique, et enfin la nécessité de traverser l'Océan, *δι' Ὠκεανοῦ* (*Od. X, 508*) ; tout s'éclaircit, tout s'explique.

Mais les Cimmériens d'Espagne, de Gaule, de Germanie

¹ J'emprunte ce précieux ouvrage à la bibliothèque de M. B. E. J. Rathery, si riche en Épistolaires.

n'ont-ils pas de droits à faire valoir? — Carleton les repousse avec dédain. Peuvent-ils alléguer, comme ceux d'Angleterre, qu'ils sont *seuls* aux limites de l'Océan, ἐς πείρατα Ὠκεανῶτο (*Od.* XI, 13)? Ont-ils sur leurs têtes ce ciel ténébreux qui faisait dire à Minutius Felix « sole deficitur Britannia », traduction littérale du vers cité ci-dessus : « jamais ne les voit le soleil lumineux ; οὐδέ ποτ' αὐτούς... » (*Od.* XI, 15). Carleton a de plus pour lui deux lignes d'un ancien scholiaste conservées par Eustathe : « Cimmériens, nation que baigne de toutes parts l'Océan ; περιτοκῶν Ὠκεανόν ». Enfin que pourrait-on répondre à l'argument qui suit : Hérodote est quelque part fort en peine au sujet de ces mots d'Homère « le fleuve Océan, ποταμοῦ ῥόνου Ὠκεανῶτο » (*Od.* XII, 1) ; il n'avait que faire de se torturer l'esprit : ce n'est autre chose que « le fleuve de quelques lieues » qui sépare la Gaule de la Grande-Bretagne ; aussi Homère a-t-il soin de n'employer ce terme que dans cet endroit ; « l'élégance poétique lui permettait bien de dire en ramenant Ulysse d'Angleterre, qu'il passait le fleuve Océan » (page 120). En un mot (*ibid.*), « cette expression d'Homère ne peut se rapporter qu'au Pas-de-Calais. » Qui voudrait troubler une illusion si heureuse?

L'abbé Banier, sans avoir l'excuse de ce correspondant de Camden, qui met l'Enfer en Angleterre par amour de son pays, fait voyager Ulysse plus loin encore. Je ne vous arrêterai pas à l'explication historique qu'il donne dans son *Mémoire sur les Argonautes* (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XII), explication qu'il tire de la connaissance des mers polaires. « Pour ce qui regarde, écrit-il page 134, les Cimmériens qui habitaient vers le Bosphore qui porte ce nom, Onomacrite, à l'imitation d'Homère, ne les a placés dans l'Océan que parce qu'on pouvait bien savoir de son temps qu'il fallait être plus près du pôle que ne l'est le Bosphore Cimmérien, pour être enseveli dans les ténèbres ».

Quant à la navigation d'Ulysse le long des côtes du Portugal, n'est-elle pas attestée par la ville de Lisbonne,

Olysippo, *Ulyssipo* (Solin, ch. 25), fondée par Ulysse? Strabon, du reste, avait recueilli des traditions analogues, lorsqu'il écrivait « que l'on trouve des traces du passage d'Ulysse à l'extrémité de l'Espagne »; — aux côtes occidentales de l'Espagne, nous dit M^{me} Dacier, après nous avoir appris « qu'Homère appelle *extrémité de l'Océan* le bout de la mer occidentale où le soleil se couche », ce qui ferait d'Ulysse le Christophe Colomb de l'antiquité. M^{me} Dacier soutient, du reste, et nous sommes heureux de la voir de cet avis, qu'Homère « était mieux instruit de la vérité que Strabon et Polybe ne l'ont cru ».

C'est le lieu d'examiner l'hypothèse que Fréret expose dans son beau *Mémoire sur les Cimmériens*, et dont on retrouve des traces dans ses *Observations générales sur la Géographie ancienne*, publiées en 1850 par M. Walckenaer (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XVI). On éprouve, il faut le dire, une sorte de crainte religieuse en osant porter un regard téméraire sur un monument qui rappelle de si vastes recherches et une si parfaite connaissance de l'antiquité.

Fréret place les Cimmériens historiques, ceux dont parle Hérodote, aux bouches du Danube, au nord-ouest du Pont-Euxin; il fait leur histoire, et les suit dans toutes leurs migrations; c'est au point que son travail, continué par la *Numismatique Cimmérienne* de M. Raoul-Rochette, forme une histoire positive et définitive de cette contrée peu connue. Jusque-là, j'admets sans réserve toutes ses conclusions; il les appuie d'ailleurs sur des bases tellement authentiques que la raison s'accorde avec la foi pour lui donner une pleine adhésion.

Mais il n'en est pas de même quand il passe aux Cimmériens d'Homère. « L'exactitude géographique d'Homère, dit-il (*Observ. génér.*, p. 340), l'abandonne totalement lorsqu'il parle des pays situés au-delà de la Sicile, vers l'Occident, des îles d'Éole, de Circé et de Calypso, de la ville des Lestrigons, du pays des Cimmériens... La véri-

table époque de la géographie dans la Grèce est bien moins ancienne qu'Homère. »

Dans son Mémoire sur les Cimmériens, il avait écrit : « Homère parle des Cimmériens dans son Odyssée ; mais tout ce qu'on peut conclure de ce qu'il en dit, c'est qu'ils habitaient au nord et au nord-ouest de la Grèce, sous un climat voisin du pôle ; car c'est ainsi que les Anciens ont expliqué ce que le Poète dit de leur séjour dans le pays des Ombres et dans le voisinage de ces portes où la Nuit sort tous les soirs pour aller répandre les ténèbres et l'obscurité sur toute la terre ». (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XIX, publié en 1753.)

Vous voyez, Monsieur, que les vers traduits plus haut sur l'absence de soleil couchant et de soleil levant dans le pays des Cimmériens, ont suggéré au plus célèbre adversaire de la mythologie historique l'idée de les reléguer, lui aussi, vers le pôle boréal. Ce voyage forcé, cette espèce de déportation infligée au fils de Laërte, doit satisfaire médiocrement l'esprit de ses auditeurs, qu'il s'agisse du roi Alcinoüs, de la vertueuse et sensible Arété, de Nausicaa, leur gracieuse fille, ou d'un poète qui s'inspire d'Homère, à l'exemple de Sophocle et de Racine, ou seulement d'un simple lecteur comme vous et moi.

La manière dont Fréret donne ailleurs (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXIII) l'analyse des vers que je vous ai cités, a beaucoup de ressemblance avec la version de M^{me} Dacier, qui semble voir par les yeux de Strabon et d'Ératosthène, et devait le conduire à des conséquences analogues. « Homère dit qu'Ulysse, s'étant embarqué dès le matin sur la côte de l'île de Circé, arrive le soir à l'extrémité du Pont et à l'entrée de l'Océan. Il débarque dans le pays des Cimmériens, etc. »

Fréret, je le crois, n'attache pas assez d'importance aux termes géographiques employés par le Poète, pour les discuter. Il semble cependant que ses préventions contre la géographie d'avant la science auraient dû le défendre de

demander à ces mêmes termes des éléments de longitude et de latitude, et le laisser plus libre de considérer le côté poétique, avec cette haute intelligence du génie homérique qu'il a montrée plus d'une fois.

Au reste, les lignes que vous venez de lire ne sont pas le dernier mot de Fréret; nous pouvons en appeler de ses *Observations générales* et de son travail sur les *Cimmériens* (1745) à un autre mémoire où nous avons le plaisir de voir notre opinion confirmée par celle du plus savant homme qui ait honoré la critique historique. Ce mémoire, auquel sa date donne une valeur particulière, est du commencement de 1749, année de la mort de l'auteur, et se trouve dans le volume même qui renferme son Éloge. Voici le passage textuel, avec certaines restrictions qui rappellent le peu de confiance du Strabon moderne dans la géographie extrahellénique d'Homère : « J'observerai seulement que si Homère avait eu quelque pays en vue dans les voyages d'Ulysse vers l'occident de l'Europe, ce serait vers les côtes de l'Italie et aux environs de Pouzzoles qu'il faudrait le chercher; mais on doit s'en tenir à cette proposition générale ». (*Sur les Oracles rendus par les âmes des morts*; t. XXIII des *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, 1756.)

Vers le milieu du dernier siècle, Homère avait au Lycæum de Florence, son *interpretator*, comme le Dante, en la personne de A.-M. Riccius, Ricci ou Rizzi, dont les leçons ont été résumées par lui-même en soixante et une dissertations latines (*Dissertationes Homericæ*, Florent., 1740, in-4°)¹. Ces instructives conférences, à part quelques morceaux déclamatoires, ont un certain caractère de placidité qui les fait lire avec plaisir. Mais si vous demandez au professeur florentin ce qu'il pense des Cimmériens d'Ulysse, vous vous exposez à une fâcheuse déconvenue. Le Poète, suivant lui, les a placés « sur la limite de l'Océan, c'est à

¹ Je dois à l'obligeance de M. Vincent, membre de l'Institut, la communication de ce livre curieux et peu connu.

dire du Pont-Euxin » (tom. 3, pag. 438). Par une *translation* inverse de celle de Strabon, Rizzi veut qu'Homère connaissant les Cimmériens du Bosphore, ait transporté chez eux les Cimmériens d'Italie, avec le site infernal au milieu duquel vivaient ces derniers (*ibid.*) « Vous voyez, jeunes gens, continue-t-il, en s'applaudissant de cette explication, avec quel art le Poète choisit le lieu de sa descente aux Enfers. » (Pag. 429).

Le commentateur était, il faut le dire, conséquent avec lui-même : il avait établi dans la leçon précédente (pag. 417) que « la résidence de Circé, que l'on met, écrit-il, près de Formies dans le Latium, était transportée par Homère à l'extrémité du Pont, dans la patrie de Médée ».

La critique allemande sera-t-elle plus heureuse que la critique florentine ? Ouvrons les *Opuscula* d'Aug. Guill. Schlegel, publiés à Leipsick, en 1848, par M. Ed. Böcking. Plus de cent pages y sont consacrées à la *Géographie homérique*, traitée dans une *Commentatio* qui eut l'honneur, en 1787, de disputer un prix académique ; l'auteur n'avait que vingt ans ; ses blasphèmes contre le plus parfait de nos poètes n'avaient pas encore scandalisé l'Europe.

Schlegel admet (pag. 407) qu'Homère avait connaissance des Cimmériens italiques et qu'il a composé son évocation des morts d'après la tradition qui plaçait à Cumes un Necromantium et une des portes de l'Enfer. Voilà qui va bien ; mais il ajoute « qu'il a changé les proportions des choses et les a grandies dans une image fantastique ». Puis, conformément à cette idée, il prend le large, en quelque sorte, et place les Cimmériens d'Homère auprès de l'Océan occidental ; seulement il paraît craindre de se laisser trop entraîner dans ce sens, et il interprète les mots δι' Ὠκεανοῖο περήσσης. (*Od.* X, 508), comme s'il ne s'agissait que d'un passage, tel que le détroit de Gibraltar, de manière à ne pas reléguer le héros plus loin que l'entrée de l'Atlantique.

Par un système contraire, il avait cru devoir (pag. 98)

placer les Phéaciens le plus loin possible des Grecs, et rejeter Corcyre au-delà du même détroit.

Nous retrouvons cette opinion de Schlegel dans les notes du Claudien de l'édition Lemaire (1824), bien que le travail du critique allemand n'ait été publié que plus de vingt ans après. Étant admis que le mot Ὠκεανός représente, dans le vers d'Homère, l'Océan Atlantique, c'était au moins diminuer les distances que de placer l'évocation « non loin de l'endroit où les Modernes ont mis les Colonnes d'Hercule ».

Pomponius Mela parle des Cimmériens du Bosphore et ne dit pas un mot des Cimmériens d'Homère ; mais le dernier traducteur du *De situ Orbis*, à qui l'on doit des remarques très savantes sur cet ouvrage, les mentionne à propos du passage où Pomponius rappelle, entre autres villes *Cimmériennes*, cette antique Panticapée dont la guerre d'Orient et le musée de Kertch ont ravivé le souvenir. Suivant le docte géographe, M. Huot, « Homère place les Cimmériens à l'extrémité septentrionale de l'Europe ». (*Collection Nisard*, Pomponius Mela, *Annot.*, pag. 666.) Mais quelle est la pensée du commentateur ? Veut-il que le malheureux Ulysse ait été porté sur le rivage de la mer Baltique, et fait-il allusion au nom ancien du Jutland ? L'expression qu'il emploie nous laisse dans l'incertitude, et le problème nous paraît encore une fois rester sans solution.

Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, que nous jouions de malheur ? Scholiastes de l'antiquité et du moyen âge, érudits modernes, traducteurs et commentateurs, on dirait que ceux qui touchent à ce point imperceptible d'exégèse homérique, sont condamnés à être promenés d'erreurs en erreurs, comme Ulysse lui-même, par une divinité ennemie. Et de fait, les savants que nous venons de mentionner ont tous quelque peu outragé Neptune, par la manière dont ils ont traité l'Océan, et confondu son empire avec celui de Pluton.

II.

Après vous avoir exposé, Monsieur, le plus brièvement possible, les opinions qui sont manifestement contraires à celle que j'avance, il me tarde de vous montrer la belle galerie des poètes et des critiques de l'autorité desquels je compte m'appuyer auprès de vous. Malgré cette légitime impatience, je dois vous parler encore de deux sortes de juges dont la neutralité, je l'avoue, est loin de m'être favorable : les uns ne voient, dans le voyage au pays des Cimmériens, qu'une pure création du Poète ; les autres semblent confondre le chantre d'Ulysse avec le panégyriste de Stilicon, et ne craignent pas de déclarer que la description d'Homère ne conduit à rien de déterminé.

Et d'abord, qui sont les téméraires qui ont osé nier l'existence de nos Cimmériens ? Devons-nous compter comme tels les écrivains qui ont rappelé la visite psychagogique d'Ulysse, sans énoncer sous quel méridien elle eut lieu ?

Théocrite dit bien quelque part (*Idyll.* xvi, 54) :

Ἰὺδαν τ' εἰς ἔσχατον ἑλθὼν
Ζωός...

« Ulysse, qui parvint, de son vivant, à l'extrémité du séjour d'Aïdès¹. »

Mais quel lieu veut-il nous indiquer ? aucun, selon toute vraisemblance. Pour rappeler ce que la mémoire du roi d'Ithaque doit aux chants de l'Ionien, il n'était pas nécessaire d'employer une désignation plus précise. Il n'en est pas de même dans la situation d'Ulysse : les événements qu'il raconte, ἀ μυθολογεῖται, comme il le dit lui-même (*Od.*, xii, 450, 453), en donnant à ce mot une signification toute différente de celle qu'on lui a prêtée plus tard, ces événements, il y est mêlé à titre d'acteur

¹ La descente d'Ulysse aux Enfers est de même rapportée, sans désignation de lieu, par Moschus, *Idyll.* III, 122.

principal, et presque d'acteur unique; « quorum pars magna fui », peut-il dire à meilleur titre que l'hôte de Didon.

Mais voici une négation formelle attribuée par Strabon (liv. I^{er}) à un savant universel, gardien, sous les Ptolémées, de la plus riche bibliothèque de l'antiquité.

Ératosthène ne voyait en général, dans une composition poétique, qu'un accessoire frivole, et ne faisait pas exception pour les œuvres d'Homère. Quant aux voyages d'Ulysse, il tenait que c'était folie de les rattacher par quelque point à l'histoire, et de tenter à cet égard la moindre recherche. Autant vaudrait, disait-il, au rapport de Polybe cité par Strabon (liv. I^{er}, p. 37), faire une étude sur l'ouvrier qui avait cousu les outres données à Ulysse par le roi des vents; bon mot que, pour le dire en passant, M^{me} Dacier traduit beaucoup plus fidèlement que Fréret; mais une légère nuance grammaticale ne change rien à la portée de cette plaisanterie.

Pour revenir à l'opinion d'Ératosthène, je soupçonne fort le célèbre mathématicien de l'avoir empruntée à ce « fabuleux critique » en qui semblent incarnées les haines aveugles des détracteurs d'Homère, à l'Érostrate de l'histoire littéraire : vous avez nommé Zoïle. Strabon, en effet, au livre VII de sa *Géographie*, cite une assertion de cet écrivain, tirée de son *Éloge de Ténédos*, et il ajoute, pour le désigner plus clairement : « Ζωϊλος ὁ τὸν Ὅμηρον ψέγων ὡς μυθογράφον, Zoïle, cet auteur qui reproche à Homère d'être un mythographe », c'est à dire un faiseur de légendes, un conteur. Vous devinez la suite de mon raisonnement : il est probable, pour ne pas dire plus, que les parties de l'épopée homérique où il apparaît quelque peu de merveilleux encourageaient, plus que toutes les autres, le reproche que l'on prête ici à Zoïle.

Aristarque, le type de la critique saine et modérée et même un peu sévère, pensait avec raison, selon moi, qu'Homère ne dut pas faire doubler à son héros les Colomes d'Hercule, et que l'infortuné Ulysse ne sortit pas de

la mer intérieure ou Méditerranée (Aulu-Gelle, *Nuits Att.*, xiv, 6). Il proposait aussi, au témoignage d'un scholiaste d'Aristophane (*Ran.*, 187) ¹, la correction de *Κιμμερίων* en *Κερβερίων*. Ne me demandez pas où sont les Cerbériens : ni les géographes, ni les historiens, ni les poètes ne mentionnent leur résidence. A la vérité, Cratès adoptait la correction d'Aristarque. Hesychius rapproche, sans que l'on saisisse bien son intention, les mots *Κιμμέριοι*, *Κερβέριοι*, *Κερβερια*, *Κιμμερις* et *Κιμμη*. Photius, après avoir dit que les *Cerbériens* sont les *Cimmériens* d'Homère, fait un rapprochement analogue à celui d'Hesychius : τὴν δὲ πόλιν οἱ μὲν *Κιμμερον*, οἱ δὲ *Κερβερίαν* (Éd. de Porson, t. I^{er}, pag. 156).

(1) Le philosophe alexandrin *Héraclide*, ou plutôt *Héraclite*, mentionne incidemment les voyages d'Ulysse dans ses *Allégories homériques* (Éd. Mehler; Leyde, 1854, in-8°); au § 75, il lui fait voir vivant le séjour de l'*Invisible* (Aïdès). Il avait dit au § 70 : « la Sagesse descendit jusqu'aux Enfers (Inferi), afin que le monde inférieur même ne restât pas pour elle inexploré ». Il n'insiste que sur le sens allégorique qu'il prête à ce voyage, conformément au principe qu'il pose au même endroit : « En général, si l'on examine de près les voyages d'Ulysse, on y verra une série d'allégories ».

Maxime de Tyr rappelle quelque part cette sorte d'explication sans que l'on puisse en tirer plus de lumière, au point de vue topographique, que de la belle épître d'Horace à Lollius, ou du Discours de saint Basile *Sur la lecture des auteurs profanes* ². « Ulysse, dit Maxime, était un sage aux yeux d'Homère, parce qu'il avait longtemps erré

¹ ΧΑΡΩΝ. Τίς εἰς ἀναπαύλας ἐκ κακῶν καὶ πραγμάτων; Τίς εἰς τὸ Λήθης πεδίον, ἢ ἰς ὄνου πάκας, ἢ ἰς Κερβερίου, ἢ ἰς κόρακας, ἢ ἐπὶ Ταίναρον;

CHARON. Qui vient ici du séjour des troubles et de la misère, dans l'asile du repos et de l'Oubli, vers la toison de l'âne (c'est à dire vers ce qui n'existe pas), chez les Cerbériens ou les corbeaux, au gouffre du Ténare? (*Comédies d'Aristophane*, trad. par M. Artaud; *Grenouilles*, p. 419).

² « Homère, écrit ce Père, n'a d'autre but, dans ses récits, que de nous exhorter à la vertu. »

Ἡρακλείδης ὁ Πλουτικός

sur les mers, parce qu'il avait vu plusieurs nations et étudié leurs mœurs. Or Ulysse avait parcouru la Thrace, le pays des féroces Kikons, celui des Cimmériens, qui ne voient jamais le soleil, et celui des Cyclopes, qui mangeaient leurs hôtes ; il avait passé quelque temps auprès de Circé, l'enchanteresse ; il était descendu aux Enfers... » (*Diss.* xxxii, 6 ; trad. de Combes-Dounous, 1802 ; t. II, p. 24.)

« S'agit-il d'une fiction poétique, se demande à ce propos le traducteur, ou bien faut-il prendre au pied de la lettre que les Cimmériens ne voyaient point le soleil ? Dans ce dernier cas, qu'on juge combien peu de chemin avaient fait, chez les Anciens, l'astronomie et la science de l'observation. On n'a sûrement pas besoin de télescope pour voir le soleil dans les régions les plus voisines des pôles ». Faut-il croire, d'après ces lignes, que M. Combes-Dounous ne répugnait pas à mettre les Cimmériens chez les Lapons et les Esquimaux ?

Cicéron parle aussi de la nécromancie, ou plutôt nécymancie homérique. Retiré auprès de la jolie ville de Tusculum, qui avait été fondée, disait-on, par Télégone, fils d'Ulysse et de Circé, le grand consulaire y composait les études philosophiques auxquelles il a donné le nom de cette ville. C'est dans ce livre que, venant à parler (*Tusc.*, I, 16) des superstitions primitives, et de ces temps où les hommes ne pouvaient concevoir l'âme immatérielle et subsistant par elle-même, il ajoute : « Inde Homeri tota Νεκρυια ; inde ea quæ amicus Appius νεκρομαντεια faciebat ; inde in vicinia nostra Averni lacus,

Unde animæ excitantur umbra obscura apertoque ostio
Alti Acherontis, falso sanguine, mortuorum imagines.

« Et de là toutes ces histoires de morts dans Homère ; de là cette nécromancie de mon ami Appius ; de là, dans mon voisinage, ce lac d'Averne,

Où l'art, qui va troubler la paix de ces lieux sombres,
Ouvre le noir abîme à la foule des ombres¹.

¹ Éd. J. V. Le Clerc, t. XXIV, p. 41.

Le lac Averné, avec ses évocateurs, n'est séparé ici de l'évocation homérique que par cette espèce de fantasmagorie nécromantique ou d'Ombres chinoises auxquelles il semble que s'occupait Appius ; mais Cicéron, à qui Virgile a fait tant d'emprunts, ou qui puise aux mêmes sources, ne se prononce pas sur le lieu où se passe la *Nekyia* ; il ne semble pas apercevoir de rapport entre les exemples qu'il cite.

On pourrait tirer une conclusion analogue du silence de Denys le Périégète ou le Voyageur, contemporain, à ce que l'on croit, de Strabon, et né d'ailleurs en Asie, comme Strabon et presque tous les géographes que nous avons cités. Ce poète place les Cimmériens de l'histoire dans une région glacée, au pied de ce mont Taurus, l'une des merveilles de l'Orient, que vous avez, Monsieur, le plus admirées. On le voit rappeler l'île natale d'Ulysse (*Périégèse*, 495), placer les Lotophages entre les deux Syrtes (205), et mettre les Phéaciens à Corcyre (494). On s'étonne qu'il ne fasse pas mention des Cimmériens d'Homère.

Le poète Ovide nomme les Cimmériens (*Mét.*, xi, 592), mais sans rappeler, comme le fait Claudien, l'évocation d'Ulysse ; c'est lorsque, retraçant l'histoire de Cécrops et d'Alcyone, il décrit au long le séjour du Sommeil. Le Dieu réside non loin des Cimmériens, dans la cavité d'une montagne :

Est prope Cimmericos longo spelunca recessu
Mons cavus...

Ce n'est que par induction que l'on peut voir dans ces vers une réminiscence de l'Odyssee. Aussi ne puis-je me faire une autorité de cette mention poétique.

Tibulle n'est pas plus explicite quand il énumère les aventures de notre héros (iv, 64) ; il se borne à traduire Homère ; le *πειρατα ὠκεανοῖο* est rendu littéralement (Qua maris extremis tellus includitur undis) ; le nom de Cimmériens prend place dans ses distiques :

Cimmerium etiam obscuras accessit ad arces.

Mais il semble que le jeune poète se soit fait scrupule de

rien ajouter à la pensée du Maître. Sans blâmer une telle réserve, nous avons lieu de la regretter.

Valerius Flaccus ne nous en apprend pas davantage. Tantôt il parle de sacrifices évocatoires où se retrouvent la fosse, les libations, le sang dont les âmes étaient si friandes (*Arg.* I, 731); tantôt il raconte une descente aux Enfers (liv. III); il nomme plusieurs fois l'Averne, et va même (III, 398) jusqu'à décrire le séjour des Cimmériens¹, sans que l'on puisse démêler en quel lieu il avait prétendu établir tout ce que son poëme contient d'inferral. Toutefois, je supposerais volontiers qu'il avait en vue les sites napolitains et qu'il les a transportés (voilà que je me surprends moi-même en flagrant délit de *translation*), qu'il les a, dis-je, transportés de la mer Tyrrhénienne aux rives méridionales du Pont-Euxin. Mais ici vous remarquerez, je l'espère, que s'il dérobe quelques traits aux rivages de la Campanie et gratifie de ces belles horreurs les rives que doivent parcourir ses héros, il peut alléguer des motifs autrement plausibles que ceux que l'on a prêtés aux pérégrinations maritimes d'Ulysse.

Nous quittons encore la période antique et nous entrons, je le crois du moins, dans le moyen âge et même dans les temps modernes. Quelque doute est en effet permis avec le petit ouvrage grec dont je veux vous parler : *Incerti auctoris græci Fabulæ aliquot Homericæ de Ulyxis erroribus ethice explicatæ*, publié d'abord seul (Haguenau, 1531), puis avec une version latine et des commentaires de J. Columbus, philologue d'Upsal (Leyde, 1745, in-8°). Quoi qu'il en soit, l'auteur était chrétien; Columbus l'infère du mot *κατειδωλος*, employé dans les Actes (XVII, 16). On pourrait aussi le conclure d'une phrase où la Poésie est présentée comme une prédication universelle de piété. En ce

¹ Est procul ad Stygiæ devexa silentia noctis
Cimmerium domus et superis incognita tellus
Cæruleo tenebrosa situ, quo flammea nunquam
Sol juga, sidereos nec mittit Juppiter annos.

qui touche Homère, l'auteur voit dans Ulysse la personification de l'homme éprouvé par les tentations les plus diverses. Lorsqu'il nomme l'île d'Ææa, il se rappelle sans doute le cri de douleur que les Anciens retrouvaient dans le nom d'Ajax, Ἀΐζης; il fait de l'île enchantée le séjour déplorable des Maux; vous voyez que nous ne sommes pas loin de la « Città dolente ». Il paraphrase ou même raconte en simple prose, le voyage nécromantique d'Ulysse; mais il reproduit l'expression τὰ πείρατα τοῦ Ὀδυσσεύου, sans paraître y attacher un sens précis¹.

Je ne sais si je dois vous parler du napolitain Alessandro Alessandri, plus connu sous le nom de Alexander ab Alexandro. C'était un fort honnête homme qui avait quitté le barreau pour la culture des lettres. Durant son séjour à Rome, il avait habité une maison « où revenaient des esprits » : c'est lui-même qui nous le dit (Liv. V, c. 23), comme témoin oculaire, dans son précieux recueil intitulé *Dierum genialium libri VI* et publié à Rome en 1522. Ce trait de caractère me faisait espérer qu'il se serait plu à traiter la question cimmérienne; mais il n'en fait rien. A propos des sacrifices (L. III, c. 12), il se borne à rappeler que le héros d'Homère immole un bélier et une brebis noire à l'Èrèbe. Il nous apprend quelques lignes plus bas que l'on offrait une oie à Isis, un taureau à Pluton, une génisse à Proserpine, et un bœuf roux à l'Averne. Bien que l'Averne et l'évocation homérique se rencontrent si près l'un de l'autre dans son ouvrage, nul doute que ce rapprochement ne soit fortuit, et ne laisse, dans notre question, une parfaite neutralité à l'érudit italien.

J. Columbus a cherché lui-même, si je ne m'abuse, la solution de notre problème : il la déclare tout simplement introuvable, et même il hasarde, à cette occasion (pag. 413), un jeu de mots, qui n'est pas de trop mauvais goût :

¹ Même système d'interprétation dans les Allégories morales de Christophe Cantaléon, écrites en grec et dédiées au pape Paul III (*Questiones Homericae*, éd. Matranga, t. II, p. 480.)

« Je crains, dit-il, qu'en essayant de déterminer le lieu où le Poète place le peuple des Cimmériens, on ne risque de tomber soi-même dans les *ténèbres cimmériennes* »¹. Il y a quelque malice dans ces paroles, et je suis presque obligé de m'en faire une application peu flatteuse. Aussi ne manquerai-je pas de signaler à mon tour une petite inadvertance du savant Suédois, qui relève (p. 113) une contradiction entre deux passages de Strabon, et n'a point vu qu'un de ces passages n'est, dans Strabon, qu'une citation pure et simple de l'historien Éphore.

Vous connaissez, Monsieur, l'excellent chapitre de notre Rollin sur la *Lecture d'Homère*, au second livre du *Traité des Études*. Il est fâcheux que l'examen de notre question ne pût entrer dans le dessein de cet ouvrage. Rollin parle des Phéaciens, de Circé, des Enfers, sans laisser voir comment il entend leur existence ou leur situation.

La belle édition d'Homère publiée à Leipsick, d'après les travaux de Clarcke et d'Ernesti (1750-1764), ne contient sur nos Cimmériens aucune détermination qui appartienne à ces philologues; évidemment ils se récusent; seulement ils poussent la réserve au point de n'en pas convenir.

G. Heyne, dans une édition de Tibulle qu'il donnait à vingt-quatre ans, se borne à rapprocher les vers que je vous ai cités, de ceux de l'Odyssée sur lesquels ils sont en quelque sorte modelés. On voit du reste chez lui une tendance à commenter Homère en adoptant l'interprétation la plus simple. Il n'imité pas Vulpius (J. H. Volpi) qui parvenait à découvrir dans la modeste et fidèle description de Tibulle,

¹ « Mentem Cimmeriis tenebris atriolem », écrit Lactance (V, 5). A cet adage recueilli par Érasme, on pourrait joindre celui de Maxime de Tyr: « Cimmeriis solem » (*Diss.* xxxi, 4). « En quoi consiste le beau dans le discours? Ne me le demande pas encore. Tu le verras, quand tu le pourras. Car le moyen de donner aux Cimmériens une idée de la beauté du soleil; à celui qui ne s'est jamais embarqué, l'idée d'une tempête sur mer; à Épicure, l'idée de Dieu? » Traduction de Combes-Dounous, t. 1^{er}, p. 139.

le supposeriez-vous? les Antipodes. (Collection Lemaire, Tibulle, pag. 249.)

Un savant du dernier siècle, qui a traduit Homère en vers français et tout Sophocle en prose, auteur lui-même de plusieurs tragédies, Rochefort, fait suivre son *Odyssée* d'une *Dissertation sur les voyages d'Ulysse*. Pour tout dire en un mot, les conclusions de ce travail me font regretter les Antipodes de Vulpius. Et cependant, est-ce une illusion? il nous semblait voir, dans quelques lignes mises par l'auteur au-devant de l'*Odyssée*, un poète qui comprend et explique un autre poète.

« S'il s'agissait, écrit-il (pag. xxxv), de défendre certains épisodes qui semblent peu convenir à la gravité du poème épique et qui sont regardés par quelques critiques comme des abus d'imagination, j'appellerais Virgile à mon secours, et je prévois qu'en face des exemples que ce poète élégant me pourrait fournir en ce genre, on serait plus disposé de pardonner au poète des récits étranges où l'absurdité ne saurait être sauvée que par la croyance du peuple, chez lequel ces contes étaient en quelque sorte consacrés ». Il écrit encore, et très justement : « Avec lui (avec Homère), on a le loisir de tout observer. On sait tout, la saison, le jour, l'heure où l'on se trouve. La variété des objets répandus sur la route en écarte l'ennui, et l'exactitude qu'il met dans ses récits donne aux choses même les plus étranges, une vérité singulière ».

Croiriez-vous, Monsieur, après avoir lu cette appréciation, que l'auteur, inspiré par je ne sais quel mépris de nos Cimmériens, ne leur accorde pas la faveur d'habiter en un lieu de cette terre, et que, si nous voulons absolument leur assigner une résidence, il nous faut recourir aux Antipodes de Vulpius? Si Rochefort leur avait au moins laissé quelque ville aérienne, telle que Néphélococcygie; mais sa sollicitude envers eux n'a pas été jusque-là.

Rochefort rapporte sommairement les principales conjectures proposées sur la position des Cimmériens homé-

riques, puis il termine ainsi : « En voyant la contradiction et la bizarrerie de toutes ces suppositions, gardons-nous bien d'en adopter aucune ». (Pag. 688.) Néanmoins, rendons-lui cette justice, qu'il daigne parfois discuter. « Veut-on que, suivant une tradition ancienne, il fût reçu qu'Ulysse avait voyagé sur les côtes de Sicile et d'Italie? Mais puisqu'Homère transporte son héros dans l'Océan, il faut convenir qu'il ne connaissait pas cette prétendue tradition ou qu'il ne la respecta guère ». (Pag. 690.) Cette tradition n'étant à négliger ni pour moi, ni pour les illustres auxiliaires que j'appellerai plus tard à mon aide, permettez-moi de rappeler à Rochefort que le mot Ὠκεανός n'a pas toujours, dans Homère, je n'oserais dire qu'il ne l'a jamais, la signification de *mer enveloppante*, de mer extérieure. Ne voyez dans cette expression que l'idée d'une mer pure et simple, dans les mots τὰ πείρατα Ὠκεανοῦ, que l'idée d'une côte maritime, limite en effet de cette mer. Strabon, vous le savez, explique ainsi cette dernière locution, au commencement de sa Géographie (t. I, p. 6). Donnons le nom d'Océan à la mer qui baigne les alentours du promontoire Circéen. Dès lors tombe l'objection de Rochefort, fondée sur cette malencontreuse translation à laquelle, d'après Strabon, j'ai donné le nom d'exocéanisme.

Pour apprécier le système négatif de Rochefort, il suffit de le suivre dans ses conséquences. Or le merveilleux domine-t-il dans l'épopée homérique et notamment dans les voyages d'Ulysse? Non, il y tient juste autant de place que l'exige la poésie. Ulysse est toujours un homme, ou l'Homme par excellence. Il ne faut pas supposer qu'Homère lui ait fait, pendant un seul instant de sa vie, le don singulier de n'être en aucun endroit. Que signifierait le personnage *Outis*, Personne, venant du pays que Rochefort eût nommé *Nulle part*? Passe encore de jouer un tour de ce genre à Polyphème; mais les lecteurs qui, depuis trois mille ans se sont transmis une noble admiration, demandaient de la part du Poète plus d'égards que le fils de Neptune.

Au reste, l'impression que nous exprimons ici est celle qui, dans le dix-septième siècle, dictait à Samuel Petit, à propos de l'Antre des Nymphes, décrit au XII^e chant de l'Odyssee, cette vive protestation : « Supposer qu'Homère, un si grand artiste, sans être pressé par une pure fantaisie poétique, ait imaginé un antre qui n'aurait existé nulle part, cela dépasse toute espèce de créance et de probabilité, parce que cela ne se voit pas même chez les poètes médiocres ». (*De Sibylla*, II, 10.)

Ne vous semble-t-il pas, en effet, Monsieur, que la poésie qui dépeint fidèlement et simplement la nature physique ou morale, ait besoin d'une base que l'œil de l'esprit puisse saisir; que, faute de cet appui, les plus belles conceptions nous causent une sorte de malaise qui refroidit l'intérêt? Il n'en est pas de même de la poésie fantastique; là, au contraire, l'âme se plaît à errer dans les « espaces imaginaires », pour parler le langage dédaigneux de la foule.

Au surplus, l'opinion de Rochefort ne répugne pas à la docte Allemagne; et Wölcker, cité par Bothe, à propos d'un passage qui nous intéresse (*Odyss.*, x, 513), renverse en deux mots tout ce que les Anciens et les Modernes ont émis sur cette question : « mera commenta; des contes et rien de plus. »

Voilà encore, si je comprends bien cet arrêt, l'épopée homérique assimilée aux caprices d'Hoffmann, ou plutôt à ce que l'Antiquité appelait les *Fables libyennes*.

Il n'est que trop vrai que nous ne sommes plus à cet heureux temps où les amateurs de littérature grecque étaient attirés par un titre tel que celui-ci : *les Iliades de Homere, poete grec et grand historiographe, ... translatees par maistre Jehan Samson*¹.

En cestuy temps, on faisait à ce vieil artisan de contes l'honneur de le publier entrè Darès Phrygien, et Dictys de Crète. Tout au plus Rochefort lui eût-il accordé pour compa-

¹ Traductions françaises d'Homère, par M. E. Egger; *Nouvelle Revue encyclopédique*, août et septembre 1846.

gnon de route tel autre Phrygien plus connu de nos jeunes hellénistes. Zoïle d'ailleurs, vous l'avez vu, n'avait-il pas accusé Homère de n'être qu'un mythographe ?

C'est dans le même sens qu'Homère est interprété par le savant Burman, dont les notes sur les *Argonautiques* de Valerius Flaccus (Leyde, 1734), sont reproduites, paraît-il, dans l'édition de la collection Lemaire : « *Cimmerium domus non in geographicis illa tabulis nostris inquirenda, sed a poetis efficta, qui extremas mundi terras Austrum et Septentrionem versus Cimмериis assignaverunt, et primum quidem ab Homero (Od., xi, 44.)* ».

Vous le voyez, Monsieur, Homère est ici atteint et vaincu d'être le père de notre littérature conteuse et, si l'on pouvait le dire, romancière ; heureux encore si l'on ne vient pas lui disputer la gloire d'avoir créé le roman soi-disant historique.

Je vous avoue que je préfère de beaucoup « le silence prudent » de la plupart des commentateurs, à un tel système d'interprétation.

C'est ainsi que le docteur William Vincent, l'auteur du *Voyage de Néarque*, publié à Londres en 1797, se gardait de prendre parti pour ou contre les rivages italiques, tout en inclinant, ce semble, à voir dans l'absence de la lumière solaire « un phénomène réel, placé sous une fausse latitude » ; les poètes, les voyageurs, les historiens même, témoin César (*De Bell. Gall.*, v, 43), « en ayant fixé, dit-il, l'apparition à l'endroit auquel se bornaient leurs connaissances et celles de leur siècle ». (Tom. II de la traduction de M. Billecoq, Paris, an VIII, p. 82.)

Cette même page du savant commentateur d'Arrien renferme une mention des *Argonautiques* d'Orphée, trop curieuse pour que je puisse vous en priver. « Nous devons nous souvenir, écrit le docteur, qu'Orphée fait arriver ses Argonautes chez les Cimmériens, qui ne voient jamais le soleil. Et dans quel lieu sont placés ces peuples ? C'est ce qu'il n'est pas facile de découvrir. Toutefois, leur contrée

est privée des rayons du soleil qu'interceptent pour eux les Alpes, les monts Riphées et le rocher de Gibraltar (vers 1125). Il est d'une exacte vérité qu'Orphée dit tout cela ».

« Ulysse, dans Homère, continue W. Vincent, jouit du même privilège ; le poète transporte son héros dans une région qui a l'avantage d'être éclairée par le jour polaire, et que son commentateur nous donne pour le pays des Cimmériens. (Le docteur fait sans doute allusion à la note du Scholiaste sur le vers 86 du x^e chant de l'Odyssée, note dans laquelle se lisent en effet ces mots : ὡς ἀνάπλιον παρά τοῖς Κιμμερίοις.) Il y a mieux : le même poète nous apprend que cette région était située dans le territoire des Lestrigons ; et la Lestrigonie est en Italie, précisément à trois jours de navigation de l'île de Circé et de la baie de Naples. »

Peut-être le savant anglais vous paraît-il se départir du système d'impartialité que je lui attribue, lorsqu'il en vient à supposer Homère assez ignorant en géographie pour donner aux golfes de la Campanie les nuits du pôle.

Cet écueil est évité dans les *Études grecques sur Virgile*, où un homme de goût préludait, en 1825, à de savants travaux, en popularisant les recherches de Fulvius Ursinus et en exposant les procédés de composition du poète latin et de ses imitateurs. « L'auteur de l'Odyssée, lit-on tome II, p. 390, relègue l'entrée fatale dans le pays des Cimmériens, situé aux sources de l'Océan ». Le mot *relègue* semble indiquer toutefois que M. Eichhoff jugeait cette entrée bien éloignée de celle que décrit Virgile.

M. Frédéric-Henri Bothe (*Homeri carmina*, Lips. 1834, *Odyss.*, p. 80) suppose que les Cimmériens du Poète sont « un peuple mythique, *populus mythicus* » qui tire son nom du mot *κιμμερος*, *κέμμερος* ou *κήμερος*, caligo, ténèbres. Il s'appuie du témoignage de Voss, qui trouve dans le texte hébreu de Job (III, 5) le mot *Kimrir* avec la même signification. Séduit par cette analogie, Voss, continue Bothe, voyait dans les Cimmériens une nation imaginée par les navigateurs phéniciens. Bothe s'arrête au côté lexi-

cographique de notre question ; il rappelle que, au lieu de *κιμμέριοι*, on a quelquefois lu *χειμέριοι* (hiberni), Wölcker, par exemple, dans sa *Géographie homérique*, page 158. Nous avons vu que la leçon *κερβέριοι* n'était point repoussée par Cratès et qu'Aristarque l'adoptait. Dans tous les cas, le nom de Cerbère ne figure pas dans l'*Index Homericus d'Ernesti*, ni, comme on peut l'affirmer d'après cet *Index*, dans les œuvres du Poète ¹. Ajoutons que le *Dictionnaire d'Homère et des Homérides*, publié par MM. Theil et Hallez (Paris, 1844), fait de la nuit cimmérienne « l'extrémité boréale de la terre ».

Enfin, on lit les lignes suivantes dans un article récent de M. J. Girard : « Ulysse, après être entré dans l'Océan, et après un voyage de plusieurs jours, où son vaisseau est rapidement entraîné, aborde aux bornes de l'Océan, chez les Cimmériens, peuple infortuné qu'enveloppent des ténèbres éternelles » ².

Il me reste à fermer cette revue en vous signalant, Monsieur, l'opinion d'un éminent mythologue, l'auteur des *Religions de la Grèce*. Si je suis assez mal inspiré pour m'attaquer à quelqu'une des idées qu'il émet sur Homère, n'en accusez, je vous prie, que ma mauvaise étoile.

Le savant académicien ne croit pas à l'identité de Schérie, l'île des Phéaciens, et de Corcyre, et même, pour être plus exact, je devrais dire qu'il ne croit pas aux Phéaciens. « Toutefois, écrit-il (t. I^{er}, p. 339), il se peut que les poètes et les mythologues aient emprunté à des îles réelles quelques-uns des traits qui leur servirent à embellir la description de pays qui n'existaient que dans leur imagination ».

L'auteur laisse ainsi du moins, sous les apparences de la neutralité, la porte ouverte aux recherches ultérieures. Il n'exclut pas les questions auxquelles il ne répond point.

¹ Quant au chien « du terrible Pluton », il figure dans l'*Iliade* (VIII, 368), en souvenir de la descente d'Hercule aux Enfers.

² *Voyages dans les régions surnaturelles*, Homère, Virgile, OVIDE, Dante, Klopstock, Voltaire ; *Journal le Siècle*, 11 août 1858.

Avec lui on peut encore se demander : « Homère a-t-il ou non, dans le récit de son héros, tenu compte des traditions relatives au Necromantium cuméen » ? S'il en a tenu compte, ses lecteurs, ou plutôt ses auditeurs, dans la suite des âges, ont dû les reconnaître, et ce fait même a dû être un des éléments principaux de l'intérêt inspiré par cette antique poésie. S'il n'en a pas tenu compte, il a perdu l'avantage qui lui était tout naturellement offert par la disposition de ceux qui recueillaient avidement ses discours. Il les a fait errer on ne sait où, sur les pas d'un aventurier, dans le portrait duquel on a peine dès lors à ressaisir l'image du prudent Ulysse. Entre les deux termes de cette alternative, on croirait qu'il n'y a point de doute possible.

Bien que M. Alfred Maury n'ait pas cru devoir répondre à ce dilemme, je suis loin de le compter au nombre de mes adversaires directs. Aussi ne serez-vous pas surpris de me voir invoquer son autorité, lorsque j'envisagerai le côté topographique, ou, si je puis le dire, physiologique et psychologique de la question cimmérienne.

Je dois auparavant, Monsieur, pour vous reposer de cette longue série de critiques, trop souvent arides, faire passer devant vos yeux l'imposant cortège des écrivains dont l'opinion témoigne en faveur de la mienne. Mais tout en applaudissant à cette résolution, vous ne trouverez pas mauvais, je le pense, que l'envoi de ces pièces justificatives soit ajourné au prochain courrier.

III.

Vous l'avez sans doute éprouvé quelquefois, Monsieur, dans ces explorations archéologiques de l'Asie Mineure auxquelles le Musée du Louvre doit les plus légers et les plus gracieux monuments de la céramique grecque : on croit pénétrer le premier dans les anfractuosités de la montagne, mettre le premier la main sur une stèle que le sable recouvre, trancher le premier un des nœuds gordiens de

la paléographie orientale, et l'on apprend, non sans quelque dépit, que plus d'un curieux a déjà sondé ces déserts. Mais si l'on perd un titre de priorité, en revanche on a de quoi rassurer ceux pour qui une vérité toute neuve serait nécessairement suspecte; et même, quelque plaisir que l'on eût goûté à se regarder comme un autre Colomb, on aime, aux dépens de sa gloire, à se retrouver en société.

C'est là, Monsieur, ce qui m'arrive. Si je ne puis conserver l'illusion d'être le seul à émettre, au sujet de la *Νεκρία*, une pensée qui intéresse l'honneur de la poésie homérique, j'espère du moins la soutenir en si bonne société, qu'un tel concours de voix ne puisse que profiter à ma cause. Vous allez en juger, lorsque vous saurez que le premier nom que j'ai à vous présenter est celui du plus ancien poète après Homère.

Et en effet, Monsieur, comment douter qu'Homère ait placé l'évocation d'Ulysse sur les côtes d'Italie, lorsque l'on voit Hésiode, un poète de l'âge homérique, mentionner (*Theog.*, 4044) deux enfants d'Ulysse et de Circé « Agrius et Latinus, qui ont régné, dit-il, sur les retraites sacrées des îles, et sur tous les illustres Tyrrhéniens? »

S'il nous fallait une autre preuve que, dans la pensée d'Hésiode, le voyage d'Ulysse a lieu en Italie, nous la trouverions dans le témoignage qu'Ératosthène lui-même rend à cet égard à l'auteur de la Théogonie (Strab., *Geogr.*, I, p. 35).

La poésie tragique à son tour nous apprend ce que devient Ulysse, dans une belle scène des *Troyennes* d'Euripide, où la triste Cassandre voit d'avance s'accomplir les destinées du « malheureux » fils de Laërte. La prophétesse ne fait pas d'exocénisme; elle nous représente le héros « chez la Ligurienne Circé » (*Troad.*, 437); quelques vers plus bas, elle nous le montre « qui se rend vivant à la demeure d'Aïdès »¹.

D'après ce que nous venons de voir, l'Italie peut revendi-

¹ *Théâtre d'Euripide*, traduit par M. Artaud.

quer les fils de Circé et Circé elle-même. Elle peut alléguer encore que la Charybde, voisine de Rhegium, est la Charybde d'Homère. C'est ce que nous lisons dans Thucydide (*Pelop.*, iv, 24); « ce passage, écrit le grave historien, est celui que traversa, dit-on, Ulysse ». Un historien plus ancien, Hellanicus, avait dit que « Ulysse alla réellement en Italie ». (*Fragm.*, édit. de Sturtz, 1826, in-8°, p. 152). Je lis de plus (*Symbolique* de Creuzer traduite et refondue par M. Guigniaut, p. 1143) qu'Ulysse était appelé Nanus ou Janus en Tyrhénie.

Quant aux rivages mêmes qui nous occupent, nous trouvons dans Pindare (*Pyth.* 1, 29) un écho de la renommée qui donnait aux environs de Cumes un caractère prodigieux, infernal. On voit, chez ce poète, Typhon, le monstre aux cent têtes, gisant dans le sombre Tartare. « Ce nourrisson de l'ancre de la Cilicie, sa poitrine est maintenant pressée par la Sicile et par les barrières maritimes (précisément le *πειρατα ὠκεανῶν*) qui s'étendent au-delà de Cumes ». Je reconnais ici, avec la plupart des commentateurs et en particulier Gottl. Heyne, la Cumes des champs Phléggréens, bien que des scholiastes aient voulu y voir l'île de Cymé.

Ces divers témoignages concordent avec ce que nous dit Strabon de ses devanciers « qui contaient que la *Νεκρούα* d'Homère avait eu lieu à l'Averne ». Il ajoute: « On affirme qu'il existe là un Nécromantium, et qu'Ulysse s'y rendit ».

Plus loin le géographe cite l'interprétation d'Éphore, historien originaire de Cumes en Asie Mineure, et disciple d'Isocrate. Suivant Éphore, « ce qu'Homère rapporte des Cimmériens s'applique à des peuples qui habitent des demeures souterraines nommées *Argillæ*, qui communiquent entre elles par des ouvertures; ces peuples reçoivent les étrangers qui se rendent vers l'oracle placé sous terre à une grande profondeur; ils vivent du travail des mines et de la révélation de l'avenir. Ceux d'entre eux qui se consacrent à la divination se font une loi de ne pas voir le so-

leil, de ne point sortir de leur retraite, et c'est pour cela que le Poète a dit d'eux : *Jamais le soleil ne les regarde....* Plus tard ils ont été détruits par un roi pour qui la prédiction de ces devins était restée sans résultat. L'oracle subsiste encore, mais a été transporté dans un autre endroit ».

Je ne dois pas vous laisser ignorer qu'Éphore a contre lui certaines paroles acerbes de Sénèque, à propos de comètes (*Quæst. nat.*, VII, 20), et quelques critiques de Diodore. Mais, d'un autre côté, Polybe en fait un grand éloge. Nous ne pouvons en juger que par de courts fragments. Au reste, Sénèque lui-même semble ailleurs (*de Tranq. an.*, 6) féliciter Isocrate d'avoir arraché Éphore aux discussions de l'agora et de l'avoir donné de vive force à l'histoire, « *utiliorem comparandis monumentis historiarum ratus* ».

Nous serions heureux d'avoir ici les lumières d'un homme tel qu'Aristote, qui, vous le savez, est à compter parmi les éditeurs d'Homère. Nous pouvons du moins tirer une induction de son itinéraire d'une partie des Grecs à leur retour de Troie, quand il nous les montre jetés sur les côtes du Latium, le long de la mer de Tyrhénie. En présence d'une affirmation si positive, nous ne pouvons être surpris que le Poète ait dirigé, comme l'histoire, son héros vers les champs de l'Ausonie.

J'emprunte ces détails aux *Récits merveilleux* (Aristotel. opera, ed. Tauchnitz, Lips. t. XVI, *Acousmat.*, p. 205). Je les retrouve cités textuellement par Denys d'Halicarnasse, sous le nom d'Aristote (*Antiq. rom.*, I, 72); ce qui est un nouvel argument en faveur de l'authenticité de ce traité aristotélique.

L'historien Polybe avait, paraît-il, traité la question des voyages d'Ulysse, et si ses conclusions ne nous sont pas entièrement connues, nous voyons, par l'idée générale que Strabon nous donne de sa discussion, que ces conclusions devaient tendre au même point que les nôtres. Il part de ce principe qu'il y a très peu de fiction dans Homère, et que

le récit d'Ulysse est fondé sur des faits historiques. Il suppose les distances d'après la durée du trajet, et la direction d'après les données mêmes que fournit le Poète : « Tout ce qui, dans la vie du héros, se rapporte aux côtes de Sicile, a été traité, dit-il, non-seulement par le Poète, mais par tous les historiens qui parlent des pays situés dans le voisinage, tant en Italie qu'en Sicile ». (Strab., *Géogr.*, I, p. 37.)

Mais quittons le domaine de l'histoire, et consultons de nouveau quelques poètes. La période alexandrine s'ouvre devant nous par une des gloires de la fameuse Pléiade ; je veux parler d'Apollonius de Rhodes, l'auteur du second poème des *Argonautiques*. Non plus que son romanescque héros, il ne pouvait passer avec indifférence devant le séjour de la sœur de Médée. « Ils traversent rapidement les flots de la mer Ausonienne, ayant devant les yeux les rivages tyrrhéniens, et ils abordent au port célèbre d'Ææa. C'est là qu'ils trouvent Circé... » (*Arg.*, IV, 659.) En plaçant Circé en cet endroit, Apollonius, ainsi que l'a remarqué le Scholiaste, semble admettre que le voyage d'Ulysse a lieu en Italie.

Je vous ai parlé de la scène des *Troyennes*, où Hécube entend de la bouche de sa fille la destinée d'Ulysse. Il faut y voir, sans doute, le germe de cette espèce de monologue prophétique qui a fait à son auteur un si terrible renom d'obscurité ; œuvre obscure en effet, du moins jusqu'à ce que la traduction de M. Dehèque vint l'éclaircir. (*La Cassandre de Lycophron*, éditée, traduite et annotée, par F. D. Dehèque ; Paris, 1853, in-8° 1.)

¹ Que l'on ne se presse pas de rejeter ce poète sur sa fâcheuse réputation ; plusieurs points de sa « longue énigme », notamment celui qui regarde la future puissance de Rome, peuvent encore donner lieu à des remarques importantes. Sous le rapport même de la poésie, un digne ami de Fox a pu dire avec vérité de Lycophron : « A spirit of melancholy breathes through his poem, which makes him, with the multitude of events, as delightful to me as any of the Antients ». (*Correspondence of the late Gilbert Wakefield, B. A. with the late right hon. Charles James Fox in the years 1796... 1801, chiefly on subjects of*

Le poète alexandrin reléguera-t-il Ulysse en des régions bien éloignées? lui infligera-t-il des pérégrinations extraordinaires? Nullement; et, bien que, à plusieurs titres, le sens des imprécations que la prêtresse lance contre notre héros doive être difficile à pénétrer, l'expression du poète sur le lieu de l'évocation homérique est parfaitement claire, comme vous allez en juger :

« Il ira de là (de l'île de Circé) dans la noire demeure des morts, et il y cherchera le vieux Nécromancien qui de l'homme et de la femme a connu les voluptés... Il aura un entretien avec les ombres dont la voix éteinte ne laisse entendre qu'un faible son. ¹

« Il visitera aussi le tombeau du pilote Baius, les huttes des Cimmériens (Κιμμέρων), les rivages de l'Achérusie, que battent les tempêtes (le poète emploie *κυμαίνουσιν...χύσιν*, et joue sur le mot de Cumès), la digue construite pour les troupeaux d'Alcide (la Via Herculea), le bois de la menaçante fille qui règne aux Enfers, les bords du Périphlégéton, où des montagnes inaccessibles élèvent vers le ciel leurs immenses réservoirs d'où s'épanchent toutes les rivières, toutes les sources des grottes sur la terre d'Ausonie. Ayant laissé derrière lui la haute montagne de Léthæon, le lac Averno, qu'enveloppent comme d'un filet [d'impénétrables bois] ² et le Cocyte qui disparaît sous de ténébreux brouillards, les eaux noires du Styx... » (vers 681 et suiv.; trad. de M. Dehèque, p. 30.)

Ailleurs (vers 90), la voie Achérusienne est désignée comme une porte de l'Enfer ³.

Peut-être avez-vous pensé, Monsieur, que j'avais épuisé la série de mes autorités historiques; il n'en est rien: j'en ai encore plusieurs à citer.

L'historien Xénagoras, par exemple, me fournit un indice de rapports entre l'histoire d'Ulysse et celle des côtes d'Italie, lorsqu'il dit qu'Ulysse avait eu trois fils de Circé :

classical literature; Lond. 1813, p. 120). Wakefield ajoute : « Son récit des aventures des chefs grecs et particulièrement d'Ulysse, après la chute de Troie, est du plus grand intérêt ».

¹ Περμίδων ὄπισθε Λεπτήν, ἄμαυρᾶς μάστακος προσηρόημισιν.

² « Et Averno latrantia sylvis » : *Æneid.*, III, 442. Au temps de Guys (*Voyage d'Italie*, t. 2 du *Voy. litt. en Grèce*, 1776, p. 426), l'Averno était encore entouré de bois. Aujourd'hui les bords du lac sont arides et nus. (*Voy. Voyage en Italie*, par L. Simon, éd. de 1838, in-8°, p. 135.)

³ *Æneid.*, VI, 106 : Quando hic inferni janua regis Dicitur, et tenebrosa palus Acheronte refuso.

Romus, Antias et Ardéas, devenus, comme vous le pensez bien, les fondateurs de Rome, d'Antium et d'Ardée. (Dion. Halic., *Antiq. rom.* 1, 72.)

Diodore de Sicile, à son tour, mentionne (*Hist.* II, 47) les relations constantes qui existaient, dès la plus haute antiquité, au rapport d'Hécátée de Milet et de quelques autres historiens, entre les Grecs et les Italiens. Il s'agit, dans ce passage, des Hyperboréens italiques; il se trouvait chez eux telle ville consacrée au dieu Apollon et à Artémis; des citharistes célébraient nuit et jour, dans un temple circulaire, la gloire de ces divinités. Ces peuples étaient animés de dispositions amicales pour les Grecs, et en particulier pour les Athéniens et les habitants de Délôs.

Ces rapports des Grecs avec l'Italie me rappellent que les Annales de la ville d'Argos, conservées par les soins des prêtres, contenaient, à ce que nous raconte Denys d'Halicarnasse (*Antiq. rom.* 1, 72), la mention du voyage d'Énée, « qui, du pays des Molosses, se rend en Italie avec le roi Ulysse ». Et, par parenthèse, le fils d'Anchise y fondait la ville qu'il appelait Rome, du nom d'une femme d'Ilion.

Mais que n'interrogeons-nous les Annales du peuple romain, et cela sous la forme la plus belle que des annales aient jamais reçue, que n'ouvrons-nous l'Énéide? A quel autre ouvrage nous adresser de préférence pour chercher la trace de la pensée homérique? Ne trouverons-nous pas dans le poème de Virgile quelque allusion au séjour d'Ulysse en Italie? Nous ne faisons pas au divin chantre d'Énée l'injure de croire qu'il n'ait pu interpréter son modèle, lui, dont le tissu, pour employer une expression de l'auteur des Saturnales, n'est en quelque sorte formé que de fils d'Homère; « totum Homericis filis texuit ».

J'ouvre l'Énéide, et je vois (liv. VII, 40) le héros troyen, parti de Caiète, passer avec effroi près du domaine de Circé, comme le lui avait prédit Hélénus¹ :

Proxima Circææ raduntur littora terræ.

¹ Liv. III, vers 186 : Infernique lacus Æææque insula Circes.

Neptune l'écarte de ce dangereux rivage, et préserve les Troyens du malheur qui avait frappé les compagnons d'Ulysse : « Ne monstra pii paterentur talia Troes ».

Dans Ovide, dont les vers semblent une paraphrase de Virgile, Énée, qui a déjà près de lui un compagnon d'Ulysse, Achéménide, est averti, à Caiète, par Macarée, autre compagnon d'Ulysse, « Comes experientis Ulyssei », des dangers que présente le séjour de l'enchanteresse : « Évite, lui est-il dit, évite les rivages de Circé; fuge littora Circes ». (*Mét.* XIV, 245.) On voit, chez le même poète (*ib.*, XIV, 7), la nymphe Scylla faire périr des compagnons d'Ulysse en haine de sa rivale, Circé :

In Circes odium sociis spoliavit Ulyssem.

Tous ces souvenirs du voyage d'Ulysse appartiennent, comme dans Virgile, aux côtes italiques.

Silius Italicus, l'imitateur de Virgile, s'est bien évidemment souvenu de l'évocation d'Ulysse dans celle qu'il fait faire à Scipion, son jeune héros. (*Pun. Bell.*, XIII.)

Le futur vainqueur de Zama est amené, par le voisinage de l'Averne, à évoquer les ombres de son père et de son oncle. On entrevoit de la part du poète l'intention de combiner la description d'Homère, avec celle qu'il donne lui-même de l'Averne et de la contrée où a lieu son évocation. Des deux côtés, mêmes circonstances de lieu et de temps, mêmes cérémonies nocturnes, mêmes retraites inaccessibles aux rayons du soleil : « Tunc qua se rupta tellure recludit Invisum cœlo specus... » (vers 425). On retrouve la fosse, le sang, les libations, les victimes noires ¹; c'est au prix des mêmes efforts que l'avenir doit être dévoilé :

¹ Mêmes détails chez Valerius Flaccus dans l'évocation faite par le père et la mère de Jason (*Arg.*, I, 770) : « Si quid ab excitis melius pernosceret umbris... In scrobibus cruor et largus Phlegetontis operti Stagnat honos », et plus loin (vers 754), le taureau noir, les cyprès et les ifs.

Mêmes détails dans l'évocation de la *Thébaïde* de Stace (IV, 451), dans l'*OEdipe* de Sénèque (vers 554), dans l'évocation d'Horace (*Sat.* I, 8, : « Cruor in fossam confusus ut inde Manes elicerent, animas responsa daturas », enfin dans l'évocation du Mage Mithrobarzane (*Nécyoman-*

Tunc populos tibi regna suos pallentia mittent (408) ¹.

Bien que l'autorité poétique de cet écrivain ne soit pas à la hauteur du modèle qu'il avait choisi, nous devons signaler dans ses vers un fidèle écho de l'interprétation que se transmettaient les poètes de Rome.

Dion Cassius décrit les environs de Cumes et de Baies à l'occasion des travaux d'Agrippa, qui joignit le lac Averno au lac Lucrin, et celui-ci à la mer, pour former le port Jules. Il mentionne un prodige que sembla présenter, au-dessus du lac Averno, une statue de Calypso ou d'une autre héroïne, « à l'endroit, écrit-il, qui est consacré à Calypso, et où, disait-on, Ulysse avait débarqué ». (*Hist. rom.*, Hamburg, 1750; in-f^o, XLVIII, 50 et 51.)

Le grammairien Festus, sans nous donner son opinion sur le passage d'Homère, nous fait entendre que c'est bien des Cimmériens d'Italie que parle le Poète. « On appelle Cimmériens, dit-il, des hommes qui habitent une terre où règne un froid continuel, tels que le furent des hommes entre Baies et Cumes, où se trouve une profonde vallée en-

cie de Lucien); le romancier a soin de conduire ses personnages « à un endroit désert, marécageux *et sans soleil* »; il fait revenir son Ménéippe des Enfers par l'autre de Trophonius; (Luciani oper. Lips. Tauchnitz, t. 1, p. 251; trad. de M. Eugène Talbot, Paris, 1888, in-12, t. 1^{er}, pag. 172.)

Dans Lucain (*Phars.*, VI), l'évocation présente une forme toute nouvelle et « des monstres nouveaux », comme le dit Brébeuf. L'âme revient animer un cadavre, pour que la voix ait du corps et ne soit pas réduite à ce vague sifflement qu'on attribue aux Mânes : « Ne... Auribus incertum feralis strideat umbra ».

¹ Lucain (*Phars.*, VI, 513) avait dit « cœtus silentum, » et ailleurs (VI, 635) « extractus Stygio populus... Averno ». Stace écrit « vulgus... cava sub nocte repostum » (*Theb.* IV, 477), et Sénèque (*OEdip.*, 595, « Ditis... exsangue vulgus ». Qui ne se rappelle ici les beaux vers du P. Lemoigne sur les Pyramides?

De ce muet sénat, de cette cour terrible

Le silence épouvante...

Vingt siècles descendus dans l'éternelle nuit

Y sont sans mouvement, sans lumière et sans bruit.

tourée par une montagne assez élevée, laquelle vallée n'est visitée ni par le soleil du matin, ni par celui du soir ¹ ».

Le poète Ausone, dans ses *Arguments de l'Odyssée*, est plus explicite. Il ne craint pas d'écrire, comme dépositaire sans doute des traditions épiques, que, « de la demeure de Circé, Ulysse se rend à l'Averne, lequel lieu est regardé comme une entrée pour arriver au séjour des Mânes ».

Un géographe du même temps, Marcianus d'Héraclée, dit, à propos de la ville de Naples, que, dans le voisinage, on montre sous terre un oracle Cerbérien, et que c'est là que le fils de Laërte vint de l'île de Circé pour consulter cet oracle.

Au siècle suivant, je trouve la question qui nous occupe abordée franchement et traitée complètement par un interprète, trop souvent dédaigné, de Virgile. Voici, en effet, la précieuse déclaration que fait Servius, l'*Énéide* à la main, en réponse à ceux qui ont imaginé de placer l'évocation d'Ulysse à l'extrémité de l'Océan : « In extrema Oceani parte ».

« Homère, écrit-il (*In Æneid. vi*) a montré lui-même la fausseté de cette hypothèse par la nature des lieux, et par le temps de la traversée; car il dit que la navigation d'Ulysse n'a point dépassé l'espace d'une nuit, pour l'amener à l'endroit où a lieu le sacrifice. Cela ne peut s'appliquer à l'Océan. Il est de toute évidence que cela s'applique à la Campanie ».

Nous pourrions voir cette opinion reproduite à plusieurs reprises dans le moyen âge. Je me bornerai à vous citer un poète grammairien, Jean Tzetzés, un chroniqueur byzantin, Nicéphore Grégoras, et le dernier en date des commentateurs grecs d'Homère, l'archevêque Eustathe.

L'un des vingt vers des *Allégories homériques* de Tzetzés, consacrés à l'évocation d'Ulysse, nous dit formellement : « Homère veut parler des Cimmériens d'Italie ». (*Alleg.*

¹ Ces derniers mots semblent indiquer ce que les voyageurs appellent le *fond de cuve* de la Solfatare.

Homeric. in Odys. xi ; Matranga, *Anecd. græc.*, t. 1, p. 284.)

J. Tzetzès, comme vous le voyez, adoptait tout simplement l'opinion de Servius, tandis que son frère Isaac, vous vous le rappelez, en était à mille lieues, de par l'exocécianisme ¹.

Plus d'un siècle après les Tzetzès, Nicéphore, né sur les bords du Pont-Euxin, écrivit sur Homère deux discours qui ont été longtemps attribués à Porphyre : l'un est l'*Éloge de l'Odysée* ; l'autre traite des *Voyages d'Ulysse* au point de vue moral. Dans ce dernier, l'auteur, qui suit scrupuleusement Ulysse, arrive avec lui au lieu de l'évocation après avoir traversé « l'océan hespérien et cumérien ». (Matranga, *Anecd. græc.*, t. II, p. 528.) Nul doute que l'Hespérie ne désigne ici l'Italie.

Eustathe, que nous avons trouvé parmi nos adversaires, ne laissait pas de reconnaître l'existence en Italie d'un peuple cimmérien, mais il le faisait habiter « sous terre ».

Sans nous arrêter à cette réminiscence d'Éphore, entrons dans la période moderne de l'érudition ; elle s'ouvre dignement à nous par les travaux d'un homme qui avait à la fois étudié les textes et visité les lieux.

L'Italia antiqua de Cluvier (Elzev., 1624, in-f° ; t. II) contient une étude spéciale et pleine d'intérêt sur les voyages d'Ulysse ² ; mais, il faut tout dire : suivant l'illustre géographe allemand, le héros de Virgile serait modelé sur celui d'Homère, opinion qui l'entraîne beaucoup plus loin que nous. Bornons-nous donc à reproduire la partie de son système qui se rapporte à cette question. Après avoir réuni un certain nombre de passages d'auteurs grecs et latins à l'appui de sa thèse, il ajoute :

« D'après ce que j'ai cité jusqu'ici, il est facile de voir

¹ Gilbert Wakefield, en payant à J. Tzetzès le tribut de reconnaissance que lui doivent tous les lecteurs de Lycophron, nous apprend qu'il était juif. (*Correspondence*, etc., p. 120.)

² Philippe Cluvier ou Cluver, né à Dantzick en 1580, mort en 1623.

peu probable ?

ce qu'Homère entendait par Cimmériens, et en quel lieu il les plaçait; car il fait naviguer Ulysse l'espace d'un seul jour, du mont Circéen à cet endroit; il rapporte que c'était le vent Borée qui poussait le vaisseau. Tout cela ne peut convenir à aucun autre peuple cimmérien, ni à ceux qui habitent auprès du Bosphore Cimmérien, ou dans la Chersonèse Cimbrique, comme certains l'ont cru en détournant le sens des mots, ni aux rivages extrêmes de la Gaule. Mais cela convient parfaitement au lac Averné. » Clavier rappelle l'Achéron, le Cocyte, le Périphlééton, le Styx, la Voie étroite (*Odys.*, x, 509), dans laquelle il reconnaît, d'après Lycophron, la *Via Herculea*. « Autant que je puis en juger, dit-il (p. 4438), par le témoignage unanime des textes, Homère a parlé le premier des fables relatives au lac Averné² ». Il donne ensuite une explication, suivant nous, beaucoup trop subtile des mots ῥέον ποταμοῖο Ὠκεανοῖο (*Od.*, xii, 4), où il voit les flots des lacs Lucrin et Averné, en s'appuyant d'une interprétation présentée par Cratès et rapportée par Strabon dans son premier livre.

En général, Clavier discute peu; il laisse en quelque sorte parler les écrivains dont il donne des extraits. Traitant la même question, en ce qui touche l'évocation d'Ulysse, je devais rencontrer les mêmes textes. Aussi ai-je retrouvé chez l'auteur de l'*Italia antiqua* un certain nombre des passages que j'ai réunis, et il en est quelques autres dont je lui suis redevable.

L'opinion de Clavier est celle qu'exprime, en 1646, notre célèbre orientaliste Samuel Bochart, dans sa *Geographia sacra* (liv. I, p. 653), où il s'appuie des mêmes raisonnements.

Un savant hollandais, Servatius Gallæus, semble admettre les mêmes conclusions dans son livre *de Sibyllis* (Amstelod., 1688, in-4°; p. 97), lorsqu'il allègue le témoignage de Bochart pour rapporter à la Sibylle italienne tout ce

² Voy. aussi la *Sicilia antiqua* du même auteur (Elzev., 1619, in-folio, pag. 450 et suiv.), où il reproduit ses principaux arguments.

que les historiens disent de la Sibylle cimmérienne ou cuméenne.

L'éditeur français des Oracles Sibyllins, M. Alexandre, me paraît être du même avis, lorsque, parlant de la ville de Cumès, il résume ce débat dans les termes suivants : « On a cru, dès l'antiquité et jusqu'à nos jours, que là étaient les Cimmériens d'Homère, éloignés de l'île de Circé d'une journée de navigation ; et parce que le siècle peu éclairé d'Homère les croyait placés à l'extrémité de l'Occident, on imagina que le ciel était là enveloppé de ténèbres perpétuelles¹ ». *Oracula sibyllina*, Paris, 1854-56, *Excursus* I, t. 2, p. 53.)

Parmi les érudits qui ont le plus travaillé sur Homère, j'aurais voulu vous faire connaître l'opinion de Voss, le célèbre poète philologue qui a eu le singulier mérite de traduire vers par vers les chefs-d'œuvre de la poésie grecque et latine, à commencer par les deux épopées homériques. Tout ce que je puis vous dire, d'après un extrait des *Critik-Blätter* (t. I^{er} p. 304), c'est que Voss n'hésitait pas à mettre en Italie l'île d'Ææa de l'Odyssée.

On est surpris qu'une opinion qui s'était présentée dès le commencement du XVII^e siècle armée en quelque sorte de toutes pièces, ne se soit pas répandue davantage. Il semble, à partir de certaine époque, que le scepticisme de Rochefort ait imposé le silence, et clos toute espèce d'examen. Il nous faut arriver jusqu'à M. Dugas-Montbel pour rencontrer un commentateur d'Homère qui ose adhérer à l'opinion de Cluvier, sauf toutefois certaine assimilation étrange des âmes avides de sang aux modernes vampires. M. Dugas-Montbel exclut, par les mêmes raisons que le géographe de Dantzick, l'hypothèse qui relègue Ulysse au fond de la mer Noire ou de la mer d'Azof. « Tout démontre,

¹ « Ibi positos fuisse Homeri Cimmericos, unius diei navigatione ab insula Circæa distantes, et jam antiquitus et usque ad hæc tempora creditum est. Quos quia rudis Homeri ætas ad extremum occasum sitos credebat, cœlum ibi tenebris æternis coopertum finxerunt ». — M. Alexandre réunit au même endroit les différentes autorités d'après lesquelles la Sibylle de Cumès était appelée *cimmérienne*.

dit-il, qu'Ulysse parcourait alors la mer de Sicile, et l'on ne peut pas supposer que le Poète, sans prévenir qu'il intervertit l'ordre naturel des événements, transporte tout à coup son héros dans la Chersonèse Taurique, près des Palus-Méotides. »

« Par Cimmériens, il faut entendre avec Éphore, ajoute-t-il, les peuples voisins du lac Averno, entre Baies et Cumès, où, du cap de Circé, on peut se rendre en un jour, temps que met Ulysse pour faire ce trajet. Le nom de Cimmériens fut donné à ces peuples, parce qu'ils habitaient une contrée ténébreuse, en faisant dériver ce mot de *κέμμερος*, qui, suivant Hesychius, signifie ténèbres, obscurité. » (*Obs. sur l'Od. d'Homère*, 1834, p. 176.)

Il est fâcheux que le savant traducteur d'Homère, après avoir mis les Cimmériens à leur place, en fasse une nation réelle, et prenne à la lettre les mots de « peuple » et de « cité ». Autant vaudrait demander à quelle contrée appartiennent le Peuple silencieux de Claudien, les Nations des pâles royaumes de Silius, la Multitude qui se presse, dans Virgile, sur les bords du fleuve, « *ripæ ulterioris amore* », le Vulgus de Sénèque et de Stace, ou bien, dans les *Stances* de Malherbe à *Henry le Grand*,

Ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
Ignorent le soleil...

Que penserait-on si l'on nous voyait chercher sur une carte de géographie ces « nations de Nègres, *ἔθνεα νεκρῶν* », qu'Homère nous présente à plusieurs reprises dans cette partie même de l'*Odyssée*¹, comme habitant le ténébreux séjour, ces populations innombrables auxquelles l'épithète de *μυρία* ne convient pas moins que le titre de « cité » et de « peuple » ?²

C'est également à titre de peuple réel que les Cimmériens faisaient, il y a quelques années, leur entrée dans les sa-

¹ Vers 526^e du X^e chant et 34^e du chant XI^e ; les mots *ἔθνεα μυρία νεκρῶν*, se lisent au vers 631 du même chant.

² Homère emploie la même fin de vers, *ἄημόστε πόλιστε*, pour les Phéaciens (*Od.*, vi, 4).

lons, entre les Trinaciens et les Phéaciens, grâce à l'édition illustrée de M. Eug. Baresté ¹.

L'auteur de la *Campagne de Rome* (Paris, 1842, in-8°) met les Cimmériens en Italie, dans sa lettre iv, lettre avec laquelle on peut visiter la montagne de Circé, et toute cette côte percée de grottes profondes « où la mer, en se brisant, imite tous les cris de la nature animée » : hinc exaudiri gemitus. « Ces Ombres, écrit M. Ch. Didier (p. 229), dont Homère nous fait une si sombre peinture, sous le nom de Cimmériens... » A la lecture de ces mots, nous sommes heureux de voir enfin écartée l'erreur que nous venons de signaler ; mais achevons la phrase : Ces « Ombres » sont des Ombriens, et il se trouve que c'est aux Cimmériens, Kimris ou Umri, que l'Ombrie doit son nom. L'auteur leur donne même une origine qui les rattache aux anciens Gaulois : « Ces Ombres, dit-il, étaient Celtes, et ils avaient pénétré en Italie par les Alpes ». Ce point d'ethnographie ne tient pas d'assez près à notre sujet pour que nous descendions avec les chronologistes le cours des âges, jusqu'au roi Janus ou Jupiter, « le dernier roi des Cimmériens, dont le vrai nom cimmérien était Camers ».

Nous trouvons dans une des lettres de M. Victor Hugo sur le Rhin quatre lignes qui placent nos Cimmériens parmi ces brouillards qui ont fait donner à l'Océan le titre de Père des fleuves. « Pour Homère, écrit le Voyageur (éd. de 1845, in-8° ; t. 1^{er}, p. 328), le Rhin n'existait pas. C'est un de ces fleuves probables, mais inconnus, de ce sombre pays des Cimmériens sur lesquels il pleut sans cesse, et qui ne voient jamais le soleil ».

¹ La traduction la plus récemment publiée contient une interprétation à peu près semblable : « Nous atteignons la rive opposée de l'Océan....; là s'élève la ville des Cimmériens, peuples enveloppés de nuées et de brouillards ». (*Odyssée* traduite par M. P. Giguët, Paris, 1844, in-12, p. 134.) Sans demander au Traducteur ce qu'il désigne par *la rive opposée de l'Océan*, on peut croire qu'une ville qui s'élève, avec ses murailles sans doute et ses temples, est, dans sa pensée, une ville très réelle. Cette phrase se lit également dans l'édition de 1857.

Plus récemment encore, dans un ouvrage publié en 1857 (*Dictionnaire général de géographie et d'histoire*), nous trouvons en Campanie, autour du lac Averne, des Cimmériens « dans des cavernes où la lumière ne pénétrait jamais » ; mais nous reconnaissons bientôt notre méprise : au lieu des Cimmériens d'Homère, il s'agit, probablement d'après une phrase du premier livre de Strabon, « d'un peuple vivant de pillage ».

Le *Vocabulaire des noms propres de la langue latine* de M. L. Quicherat (éd. de 1856) fait des Cimmériens « un peuple fabuleux de l'Italie » ; c'est le « *populus mythicus* » de Bothe, attaché à un sol déterminé.

C'en est assez, Monsieur, pour vous montrer ce que l'on peut appeler l'état présent de la question, et pour me justifier d'avoir ramené votre attention sur une « vérité » que je ne pourrais faire sortir que par voie d'éclectisme, des opinions que je viens de mentionner.

Je ne vous fatiguerai pas, sous prétexte d'obéir à l'ordre logique, des citations que j'ai recueillies sur les anciennes croyances relatives au passage d'Ulysse en Italie. Je vous ferai grâce des documents qui établissent que la demeure de Circé était bien au pied du mont Circello ; « *Itala Circe* », dit Pline (xxv, 45), lequel parle en outre d'une ancienne ville appelée Cimmerium (iii, 9), ainsi que des champs Phlégréens, du Palus Acherusia, près de Cumès ; je n'emprunterai pas à Diodore (iv, 45) sa généalogie et son histoire de la Magicienne, della Maga, comme on dit encore en Toscane ; ni à Cicéron les souvenirs du culte qui lui était rendu à Circaei (*Nat. Deor.*, iii), souvenirs consignés également dans la Géographie de Strabon, qui ajoute (liv. v, p. 376) que l'on montrait en cet endroit la *Phialé* d'Ulysse, sans doute la coupe de l'*Odyssée* (x, 316) ; je ne vous rappellerai pas non plus les tombeaux de deux compagnons d'Ulysse, placés, d'après Strabon (vii, 4), l'un dans le Brutium, près de cette ville de Temèse, dont parle Homère, l'autre en Lucanie ; je passerai sous le silence les compa-

gnons d'Ulysse qui avaient laissé leur nom à des villes italiques, telles que Baies (Lycophon, *Cass.* 694, et *Schol.*); je ne vous redirai pas les contes que l'on faisait encore au temps de saint Jérôme (*Apol. adv. Rufin.*), sur la navigation d'Ulysse au détroit de Sicile: ces traditions ne nous apprendraient rien; elles nous montreraient tout au plus à quelles sources ont puisé les poètes et les historiens que nous avons vus tout à l'heure interpréter Homère dans le même sens que nous.

Il resterait à visiter la scène où Homère place l'Évocation d'Ulysse, à parcourir cette contrée où tout parle de destruction, et qui, éprouvée par tant de secousses, répond cependant encore aux descriptions détaillées que nous en ont laissées les Anciens, tels qu'Aristote, dans ses *Récits merveilleux*, Strabon, Lucrèce ¹ et Plin. Des ruines de Baies, de Pouzzoles et de Cumes, il faudrait aller à la Grotte de la Sibylle, faire le tour du lac Averno, au-dessus duquel les oiseaux peuvent aujourd'hui passer, gravir les flancs abruptes de la montagne à la tête blanchie et fumante, au milieu de laquelle se creuse la vallée de cette bouche tartaréenne que l'on appelle prosaïquement la Soufrière ²; il faudrait entendre la terre résonner sous nos pieds, comme un coffre vide, voir s'élever de toutes parts des vapeurs mystérieuses, et l'eau bouillonner à la surface

¹ *De rer. Nat.* vi, 733. Il faut rapprocher de ce passage, suivant l'intention du poète, le vers 757 « Janua ne his Orci », lequel conduit au « Felix qui potuit » de Virgile et aux révélations pythagoriciennes d'Ovide: « Quid Styga, quid tenebras... » (*Met.* xv, 154). On peut lire encore, dans Lucrèce, les vers du iv^e livre « Ne forte animas Acheronte reamur Effugere, aut umbras inter vivos volitare ».

² « Le couvent de saint Janvier, écrit M. Simon (t. II, p. 157), s'élève au bas du cratère, et le pavé de la chapelle, ainsi que l'autel lui-même, exhale des vapeurs chaudes. Quoique destructives pour les vivants, elles ont la propriété de préserver les morts des atteintes de la corruption. Les Anciens semblent avoir eu beaucoup de goût pour cette bouche de l'Enfer, autour de laquelle on trouve nombre de tombeaux. Ce sont de petits caveaux garnis de niches, où les urnes funéraires étaient placées. »

des eaux noirâtres, descendre dans ces étuves naturelles dont parle Sénèque, enfin toucher le seuil de l'autre léthifère.

C'est en présence de cet appareil lugubre, et en quelque sorte des bouleversements qui menacent sans cesse une région aride et désolée, que nous comprendrions, ainsi que l'exprime l'auteur des *Religions de la Grèce* (t. II, p. 491), ce travail de l'Imagination qui fait, de nos jours même, voir en de légères vapeurs les âmes des Trépassés, et fit reconnaître jadis en cet endroit une des portes des Enfers. Nos adversaires conviendraient qu'il n'était pas possible de trouver une décoration mieux appropriée à une consulte funèbre. Sans doute nous ne retrouverions pas sur ce rivage les arbres que Circé indique d'avance à Ulysse, ces pâles peupliers d'Italie, ces saules, symboles de stérilité et de mort (*Od.*, x, 509) ; mais les limites de l'Océan et ses allures puissantes ne sont pas changées, et sous ce sol aux cavités sonores, les grottes, les cavernes, les hypogées obscurs et froids, à jamais soustraits à l'action du soleil, présentent toujours l'aspect de cet « iter tenebricosum », de cette nuit de l'Orcus, dont se joue en la maudissant la muse de Catulle.

Quel plaisir n'aurions-nous pas à relire, chemin faisant, le récit d'Ulysse, à suivre le héros depuis le moment où il reçoit les instructions de Circé, jusqu'à celui où il revient chez la fille du Soleil ! C'est un voyage assez court, de vingt à vingt-cinq lieues peut-être, que nous pouvons du moins faire par la pensée.

Au chant X^e, Ulysse supplie son hôtesse de le laisser retourner, avec ses compagnons, dans son pays ; Circé répond qu'elle ne les retiendra pas plus longtemps malgré eux ; elle ajoute :

« Il faudra d'abord accomplir un autre voyage et aller aux demeures d'Aïdès et de la redoutable Proserpine, pour consulter l'âme du Thébain Tirésias. »

Ulysse se désespère :

« O Circé, répond-il, qui sera mon guide dans ce voyage ? Personne encore n'est arrivé à la demeure d'Aïdès avec un noir vaisseau. »

Circé le rassure en lui donnant ses instructions :

« Le souffle de Borée, dit-elle (πνοὴ Βορέαο), poussera ton navire¹, et lorsque tu auras traversé l'Océan, à l'endroit où se trouvent un rivage étroit (ἄκρη... λήχιστος) et les bois sacrés de Proserpine, et de hauts peupliers et des saules stériles, là, il faudra tirer le vaisseau sur l'Océan aux tourbillons profonds, et toi-même aller vers la vaste demeure d'Aïdès. Là coulent dans l'Achéron le Périphlégeton et le Cocyte, lequel est un ruisseau de l'eau du Styx ; là se trouvent un rocher et la rencontre de deux fleuves très bruyants ; c'est de là qu'il faut t'approcher, ainsi que je te le dis ; c'est là qu'il faut creuser une fosse d'une coudée en tous sens. »

Suit l'indication des rites qu'Ulysse doit observer. Lorsqu'il aura adressé des prières et des vœux « au peuple des Morts », il immolera un bélier noir et une brebis noire, tourné vers l'Érèbe ; il devra se tenir à l'écart, se dirigeant vers le courant du fleuve ; et là « beaucoup d'âmes des

¹ La direction est marquée nettement : « Voyez, écrit l'auteur de la *Sicilia antiqua* (édit. de 1619, in-fol., p. 475), comme tous les détails s'accordent entre eux. De l'île de Circé, *Ææa*, le Poète dit que le héros est porté au large par le vent Borée. Or le Poète, au chant XII^e (vers 427), raconte que lorsque le vaisseau s'avancait déjà de la Trinacrie, c'est-à-dire de la Sicile, en pleine mer, il fut de nouveau rejeté vers Charybde par le Notus ». Au vers 271 du V^e chant de l'*Odyssée*, la saison elle-même est indiquée par le lever et le coucher des astres, d'après une note que nous devons à l'obligeance de M. Coulvier.—Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer un livre qui paraît écrit d'après le principe que nous suivons ici, *Les réalités dans l'Iliade et dans l'Odyssée*, par M. Friedreichs ; Erlanghen, 1851. Nous devrions citer au même titre l'ouvrage d'un homme d'État d'Angleterre, M. Gladstone, que M. Villemain a fait connaître (*Journal des Savants*, septembre et novembre 1858) : *Studies on Homer and the Homeric age*. Nous mentionnerons du moins un morceau remarquable écrit sous les mêmes impressions par M. Gandar, et daté des Iles Ioniennes (*Mém. de l'Académie impériale de Caen*, 1858) : *Homère et la Grèce contemporaine*. Quant à la question de lieu qui nous occupe, l'auteur la laisse presque entièrement intacte. Il remarque (pag. 264) que dans Homère, l'empire des dieux souterrains se lie, comme celui des dieux supérieurs, à la notion des choses visibles ; « l'Enfer, ajoute-t-il, est aux extrémités ou dans les entrailles profondes de la terre. Mais s'il suffit, pour trouver le ciel, de remonter à la lumière éternelle qu'on rêve à la cime des hautes montagnes, derrière les nuages qui les enveloppent, l'Enfer est aussi bien près de nous, au Couchant, au Nord, là où commence la nuit obscure ; en Épire où coule le fleuve Achéron ; à Ténare, où s'ouvre la porte béante ; chez les Cimmériens, dans leurs habitations ténébreuses... »

morts viendront ». Ulysse et ses compagnons ont chacun leur tâche.

L'indication de temps est précise ; nous sommes au matin ; car, à la suite de ces paroles, Ulysse se lève, ainsi que Circé ; Ulysse éveille ses compagnons ; l'un d'eux, Elpénor, fait une chute et meurt.

Ulysse annonce à ses compagnons son voyage évocatoire, en reproduisant les paroles mêmes de Circé. Ils s'assoyent et s'abandonnent au désespoir ; puis, se ravisant, ils s'avancent sur le rivage de la mer et gagnent tristement leur vaisseau.

Les victimes se trouvent attachées près du vaisseau par Circé, qui se rend invisible : premier prodige.

Au début du chant XI^e, préparatifs du voyage, embarquement des victimes ; c'est la continuation de la même journée ; le départ est au sixième vers :

« Sur le navire à la proue azurée souffle un vent favorable qui gonfle les voiles, utile compagnon de voyage que nous envoie Circé. »

C'est le second prodige.

« Et après avoir mis en état les agrès du vaisseau, nous nous tenons assis, et l'abandonnons à la direction du vent et de notre pilote. »

Le trajet, dont la durée est nettement indiquée, remplit les deux vers suivants :

« Pendant toute une journée de navigation, les voiles restèrent déployées, puis le soleil se coucha, et les routes se couvrirent de ténèbres. »

L'indication de temps est précise ; la nuit est venue. Voici maintenant le terme du trajet :

« Et le vaisseau arriva aux limites de l'Océan au courant profond (*ἐς πείρατα Ὠκεανότης*). En cet endroit est la cité et le peuple des hommes Cimmériens, enveloppés dans le brouillard et dans l'ombre. Jamais ne les voit le soleil lumineux, aux rayons pénétrants, ni lorsqu'il s'avance vers le ciel étoilé, ni lorsqu'il revient du ciel vers la terre. Mais une nuit funeste s'étend sur ces malheureux mortels. »

Ulysse descend à terre :

« Arrivés là, nous tirons notre navire sur la rive, nous débarquons les brebis, puis nous-mêmes nous marchons le long du courant de

l'Océan, jusqu'à ce que nous ayons atteint l'endroit que nous avait dit Circé. »

Ulysse creuse la fosse, fait les vœux prescrits, et accomplit le sacrifice : les âmes apparaissent. Entre autres paroles relatives à la situation, Ulysse (vers 57) dit à Elpénor :

« Comment es-tu descendu sous les voûtes ténébreuses ? comment donc m'as-tu devancé, moi qui avais un noir vaisseau ? »

Tirésias dit à Ulysse (vers 92) :

« Comment donc, ô malheureux, es-tu venu, quittant la lumière du soleil, pour voir les morts et un pays qui n'a rien d'agréable (ἀτέρπεα χῶρον ? »

Anticléa, la mère d'Ulysse, lui dit à son tour (vers 154) :

« Mon fils, comment es-tu venu sous les voûtes ténébreuses, étant vivant ? Il est difficile que ces choses soient vues des vivants ; car, au milieu, il y a de grands fleuves et de terribles courants, et d'abord un océan qu'il n'est pas possible de traverser sans navire. Est-ce que c'est de Troie, après avoir erré longtemps, que tu viens ici avec ton vaisseau et tes compagnons ? N'es-tu pas encore arrivé à Ithaque ? Hélas ! mon enfant, malheureux par-dessus tous les mortels (κάμμορε) ! »

Plus loin (vers 617), Hercule lui-même s'écrie :

« O infortuné, certainement tu subis je ne sais quel malheureux destin (κακὸν μῦρον). »

Achille avait dit précédemment (vers 473) :

« Malheureux, quelle plus grande chose méditeras-tu ? comment as-tu osé descendre à la demeure d'Aïdès, où habitent les morts, privés de sentiment, vaines images des mortels qui ont succombé ? »

Ulysse craint que Proserpine ne lui envoie, de la demeure d'Aïdès, la tête de la Gorgone, et revient à son vaisseau. Il rejoint ses compagnons, et repart :

« Aussitôt après (vers 635) je dis à mes compagnons de remonter sur le vaisseau et de lever l'ancre. »

Ses compagnons obéissent, et reprennent leurs places sur les bancs. La seconde navigation est racontée en deux vers :

« Et le flot du courant porta le vaisseau le long du fleuve Océan (κατ' Ἰλιακὸν ποταμόν), d'abord par le travail des rames, puis ensuite par un vent favorable. »

Le retour à l'île de Circé est raconté dans les premiers vers du chant XII^e :

« Mais lorsque le vaisseau eut quitté le courant du fleuve Océan (ποταμοῦ ῥέον ὀκεανό), et qu'il fut arrivé au flot de la vaste mer, vers l'île d'Ææa où sont la demeure et les chœurs de l'Aurore, fille du Matin, et les levers du soleil, étant arrivés là, nous tirons le vaisseau sur le sable, et nous-mêmes nous descendons sur le rivage de la mer, et là nous attendons en repos la divine Aurore. »

Ici encore l'indication de temps est précise. Ulysse est de retour avant la fin de la nuit ; mais il sait qu'il va revoir la lumière du soleil ; qu'il n'est plus dans ces régions souterraines où l'astre du jour ne se lève ni ne se couche. Par un contraste que le Poète ne pouvait négliger (κατὰ σύγκρισιν τῶν Κιμμερίων, ainsi que l'observe très-bien le Scholiaste), Ulysse semble renaître à la seule espérance de l'aurore, comme nous l'éprouverions en revoyant le ciel et la verdure au sortir d'une houillère¹. Maxime de Tyr se rappelle certainement ces vers d'Homère, lorsqu'il écrit : « Après que l'âme est passée de cette carrière-ci dans l'autre, comme si elle eût quitté la ténébreuse contrée des Cimmériens pour la resplendissante région de l'Éther... » (*Diss.* xvi, 9 ; trad. de Combes-Dounous, t. I^{er}, p. 208.)

Bientôt l'aurore paraît.

« Mais lorsque apparut l'Aurore aux doigts de rose, fille du Matin, je m'empressai d'envoyer à l'avance mes compagnons à la demeure de Circé... Notre retour de la demeure d'Aïdès n'avait point échappé à Circé... »

Circé ne les retiendra qu'un seul jour ; elle les accueille avec bonté et leur parle même avec une sorte de pitié respectueuse :

« Malheureux, leur dit-elle, vous qui, vivants, êtes allés vers les demeures souterraines d'Aïdès, morts deux fois, quand les autres hommes meurent une seule fois... »

Tout n'est-il pas clair dans ce simple relevé de faits ?

¹ Voyez l'ouvrage auquel j'emprunte cette comparaison : *Entretiens sur la minéralurgie*, de M. le Dr A. Ysabeau, un de ces livres modestes qui donnent plus qu'ils ne promettent.

Maintenant j'oserai vous demander, Monsieur, si l'examen impartial et du texte homérique, et du lieu de la scène, et des opinions exprimées à ce sujet, peut laisser le moindre doute sur la conclusion à tirer, et si l'on ne peut pas dire, avec un des oracles de la sagesse moderne : « Croyez-vous en vostre foy que oncques Homère escrivant l'Odysee pensast es allegories, hypotheses et reveries, lesquelles lui ont calefreté certains autheurs. Si le croyez, vous n'approchez ni de pieds ni de mains à mon opinion, qui decrete celles aussy peu avoir esté songees d'Homere que d'Ovide en ses Metamorphoses, les sacrements de l'Evangile, lesquels un frere Lubin s'est efforcé de monstrier, si d'aventure il rencontroit gens aussy fols que luy. » — Nos raisons satisfèrent-elles davantage? Il est à craindre qu'elles ne paraissent tirées d'un milieu bien obscur, et qu'on ne soit tenté de leur donner pour emblème ces habitantes d'un triste royaume dont le portrait, dans Pline, convient si bien à nos Cimmériens : « Tot modis a rerum natura damnatas, cæcitate perpetua, tenebris etiamnum aliis defossas, sepultisque similes : disgraciées de la nature en tant de manières, condamnées à une cécité perpétuelle, plongées encore en d'autres ténèbres, et comme ensevelies dans la tombe ». (*Hist. nat.* xxx, 7.)

Il me reste, Monsieur, à vous prier de me pardonner ces interminables discours « de l'autre monde », cette *psychrologie*, comme dit Lucien en pareil cas, et de vouloir bien agréer, etc.

NOTE SUR LES ÉVOCATIONS.

Fréret (*Mémoire sur les oracles rendus par les âmes des morts*) trouve dans Plutarque quatre exemples d'évocation.

Le premier, extrait du *De sera numinis vindicta*, a lieu au cap Ténare, où l'on montrait la porte par laquelle Hercule était descendu aux Enfers « près du lieu où l'on avoit accoutumé de conjurer et évoquer les ames des trespassez ». Il s'agit du meurtrier d'Archiloque, à qui la prêtresse d'Apollon ordonne d'apaiser l'âme du poëte.

Le second exemple est tiré de la *Vie de Cimon*. Le général Pausanias, après le meurtre involontaire de la jeune Cléonice, évoque l'âme de sa victime à Héraclée, ville du Péloponnèse, selon les uns, du Pont, selon les autres; « et pour autant que l'esprit de la fille ne le laissoit point en paix, mais le travailloit continuellement, il s'enfuist en la ville de Héraclée, là où il y avoit un temple où on conjuroit les ames des trespassez, et y conjura celle de Cléonice, et la pria d'apaiser son courroux. Elle s'apparut incontinent et luy dit que, sitost qu'il seroit arrivé dans Sparte, il seroit délivré de ses maux ». Le sens de ces paroles fut bientôt éclairci.

Pausanias, le géographe-voyageur, dit (liv. III) que les apparitions et les supplications du général à Jupiter Phyxias (absolutor) ne le préservèrent pas du châtement, bien qu'il eût été jusqu'à se rendre lui-même à Phigalie, en Arcadie, vers les Psychagogues (évocateurs d'âmes).

Plus tard, et c'est le troisième exemple de Fréret, le même général Pausanias (*De ser. num. vind.*) étant mort, comme on le sait, dans un temple, « il fut répondu à ceux de Sparte qu'ils trouvassent moyen d'apaiser l'âme de Pausanias; ils envoyèrent jusques en Italie des sacrificeurs et exorcisateurs (des psychagogues) qui savent conjurer les ames, lesquels avec leurs sacrifices chassèrent son esprit hors du temple ».

On voit ici les Lacédémoniens, bien qu'ils eussent à leur portée le cap Ténare, Phigalie ou l'Héraclée du Péloponnèse, envoyer *jusques en Italie*, ce qui semble répondre à l'antique renommée du Nécromantium qui nous occupe.

Le quatrième exemple paraît bien appartenir à l'Italie, et se rattacher ainsi à notre sujet. Il s'agit d'un Italien de Terina, dans le Bruttium, qui évoque l'âme de son fils pour apprendre la cause de sa mort, qu'il attribue à un empoisonnement. « Il s'en alla à un certain oracle où on conjuroit et évoquoit les âmes des morts, là où ayant premièrement fait les sacrifices et cérémonies accoutumées, il s'endormit. » Pendant son sommeil, il voit d'abord son père qui lui répond, puis son fils qui lui remet une tablette destinée à dissiper ses doutes. « Voilà, dit Plutarque (*Consol. ad Apollon.*) quelles sont les histoires que l'on trouve es livres anciens. »

Parmi les antiques témoignages qui peuvent nous permettre de remonter jusqu'au siècle d'Homère, nous avons déjà rappelé celui d'Éphore, conservé par Strabon, sur ce pays de Cumes, « si célèbre de tout temps par ses sources d'eau bouillante, ses cavernes empoisonnées, sa soufrière », et sur « cet Oracle des morts, voisin du Périphlégéton et du Cocyte, auquel on n'arrivait que par des souterrains inaccessibles à la lumière, comme la caverne de l'Oracle et comme celles que les prêtres habitaient ». (Mém. de Fréret) Il faut en rapprocher les lignes suivantes de Diodore (IV, 24) :

« Hercule, se dirigeant vers la mer, accomplit quelques travaux auprès du lac que l'on nomme Averno, et que l'on regarde comme consacré à Proserpine. Il est situé entre Misène et Dicéarchie, auprès de sources d'eau chaude. Il a cinq stades de tour, et la profondeur en est incroyable... Or, on raconte (*μυθολογοῦσι*) que, auprès, se trouvait autrefois un Nécromantium, lequel, dans la suite, a été détruit, à ce qu'on dit. »

Recueillons également ce que raconte à ce sujet Maxime de

Tyr (*Diss.*, xix, 2), en laissant de côté le système de déplacement, qui nous l'a fait ranger (p. 12) parmi nos adversaires. « Dans cette contrée de l'Italie, qu'on appelait la grande Grèce, écrit-il, auprès d'un lac nommé Aorne, était un antre fatidique, et les prêtres de cet antre empruntaient de leurs fonctions le nom d'*évocateurs des âmes* (psychagogues) sous lequel ils étaient connus. Là, aussitôt que celui qui venait consulter l'oracle était assis, il se mettait en oraison, il égorgeait des victimes, il faisait des libations et évoquait l'âme quelconque d'un de ses parents ou de ses amis. Alors paraissait dans l'obscurité un spectre difficile à distinguer, mais ayant le don de la parole et celui de prédire l'avenir. Aussitôt qu'il avait répondu à la question qui lui était adressée, il disparaissait. Homère semble avoir connu cet antre, et y avoir conduit Ulysse. » (Trad. de Combes-Dounous, t. 1^{er}, p. 170.)

Quant au rite, Fréret (et les lignes qu'on vient de lire ne peuvent que confirmer sa pensée), Fréret le trouve dans la Nécyomancie de l'Odyssée. « Homère, dit-il, si attentif à se conformer aux usages anciens, n'aura pas violé le *costume* dans cette seule occasion. »

Fréret croit en outre devoir rapprocher du rite homérique le sacrifice funèbre annuel des Platéens, retracé par Plutarque dans la *Vie d'Aristide*. « Ce détail qui est unique, écrit-il, mérite l'attention de ceux qui veulent connaître l'ancienne religion grecque, et il montrera combien les cérémonies qui précèdent, dans l'Odyssée, l'évocation des Ombres par Ulysse, ressemblent à ce qui s'observait dans les funérailles ». On y retrouve en effet les libations, l'immolation d'une victime noire, la fosse de sang et les vœux; on nous pardonnera de donner ici ce tableau tel que l'a reproduit le vieux traducteur de Plutarque.

« Le seizième jour du mois de Mæactæron, que les Bœotiens appellent Alalcomænos, et est environ le mois de janvier, on fait une procession, devant laquelle marche une trompette, qui va sonnant à l'arme: après suivent quelques chariots chargez de branches de

meultre et de festons et chapeaux de triomphe, puis un taureau noir, et quelque nombre de jeunes enfans nobles qui portent de grands vases à deux anses pleins de vin et de laict que on a accoustumé de res- pandre pour oblations propitiatoires sur les sepultures des morts, et d'autres jeunes garçons de libre condition qui portent des huyles de parfums et des senteurs dedans des phioles, car il n'est point loisible qu'aucune personne de servile condition s'entremette ny s'employe à aucun office de ce mystere, pour-aufant que ceux dont on y honore la memoire, sont morts en combatant, pour defendre la liberté de la Grece. Apres toute ceste monstre suit le dernier celuy qui pour lors est le Prevost des Plataëiens, auquel tout le reste de l'annee il n'est pas loisible de toucher seulement du fer, ny de vestir robbe d'autre couleur que blanche: mais lors il est vestu d'un sayon teint en pourpre, et tient en l'une de ses mains une buyre qu'il prend en la maison de la ville, et en l'autre une espee toute nuë, et marche en ceste contenance apres toute la pompe precedente à travers la ville jusques au cime- tiere, où sont les sepultures de ceux qui moururent en cette journee; là où estant arrivé il puise de l'eau dans une fontaine qui là est, avec laquelle luy-mesme lave les colonnes quarrees et les images qui sont sur lesdites sepultures, les oingt de huyles de senteurs, puis immole un taureau dessus un amas de bois. qui est là tout prest, ne plus ne moins que quand on brusle les corps de quelques trespassez: et en faisant certaines prieres et oraisons à Jupiter et à Mercure terrestres (*καταχθονίαις*, souterrains), il convie et semond au festin du sacrifice fu- neral les ames de ces vaillans hommes qui moururent en combatant pour la liberté de la Grece: puis il prend une coupe qu'il emplit de vin, et en le respendant sur leurs sepultures, dit ces mots tout haut: *Je boy aux preux et vaillans hommes, qui moururent jadis en defendant la franchise de la Grece.* Les Plataëiens jusques aujourd'uy gardent encores solennellement ceste ceremonie anniversaire. »

En remontant plus haut, nous trouverions l'évocation et l'apparition de Mélissa, femme de Périandre, tyran de Co- rinthe. Elle est consultée sur un dépôt d'argent par le mari qui l'a tuée, — au Nécromantium de Thesprotie, près du fleuve Achéron (Hérodote, v, 92.) Les temps fabuleux nous offriraient l'évocation d'Eurydice par Orphée (Pausanias, ix), à ce même Nécromantium, « à l'Averne de Thesprotie ». C'est, avons-nous vu (p. 41), de ce Nécromantium de Thes- protie que Pausanias fait dériver la « fiction » d'Homère. Nous pourrions redescendre de ces temps à l'époque même de Plutarque; en effet, bien que Fréret suppose que les *Oracles parlans* réduisirent peu à peu au silence les ora- cles des morts, nous lisons ces mots dans les *Questions*

romaines : « Mesme en la ville de Delphes , il y a une petite image de Venus que l'on nomme sepulchrale , devant laquelle on evoque les ames des trespassez , pour recevoir les offrandes des liqueurs que l'on leur respand ».

C'est à des époques très-reculées qu'appartiennent les détails peu connus que donne l'Auteur des *Origines du théâtre moderne* (t. 1^{er}, pag. 71 et 72, 234 et 235) sur les *Lares*, les *Larves*, les *Oscilla*, les *libri Acherontici*, détails qui nous reportent en Italie, et nous y montrent, comme sur les bords du Nil, des relations continuelles entre les vivants et les morts. « On donnait encore, écrit M. Magnin, ce nom de *larves* aux âmes des morts, soit quand elles descendaient dans le monde inférieur, sous la conduite de bons ou de mauvais génies, soit lorsqu'elles remontaient visiter le monde supérieur, en écartant la pierre appelée *Manalis*, qui fermait un gouffre regardé comme la porte des Enfers, migration périodique qu'elles effectuaient trois fois chaque année. Aux larves se rapportaient toutes les apparitions de la tombe, tous les songes funèbres, tous les messages du séjour infernal, tous les fantômes qu'on voit en si grand nombre représentés sur les monuments de l'Étrurie. C'étaient les éléments du drame redoutable et des visions fantastiques au moyen desquels l'ancien sacerdoce italique effrayait et charmait l'imagination des peuples. »¹

L'étude de l'antique Égypte ne tardera pas sans doute à nous y montrer, suivant la prévision de Fréret, la véritable source de ces cérémonies²; sans les suivre de l'O-

¹ « Que les secrets des temples égyptiens et que la nécromancie des *Étrusques* demeurent dans les ténèbres ! » écrit Clément d'Alexandrie (*Strom.* III), cité par Fontenelle, *Histoire des Oracles*, ch. IX.

² Voy. *Univers pittoresque, Égypte ancienne*, par M. Champollion-Figeac, pag. 127, 129, 134, 352.

Au reste, si l'évocation homérique a son origine première en Égypte, Plutarque nous apprend qu'elle y revenait et y était bienvenue sous les Ptolémées. Il s'agit d'un tableau que nous aurions pu citer à côté de celui de Polygnote. « Ceux, écrit le Moraliste, qui se delectent de l'art de peindre, prennent si grand plaisir à l'excellence de leurs ouvrages que Nicias jadis peignant l'évocation et conjuration des ames des Tres-

rient à la Gaule et à la Grande-Bretagne, nous pouvons affirmer qu'elles étaient passées en Judée avant la conquête, et qu'elles s'y répandirent encore après, malgré les défenses les plus sévères. Il ne sera pas indifférent de rapprocher les textes bibliques du texte homérique.

Voici les termes mêmes qui se lisent dans le *Deutéronome* (xviii, 9, 10, 11, 12) :

« Lorsque tu arriveras au pays que l'Éternel ton Dieu te donne, n'apprends pas à faire comme les abominations de ces nations-là.

« Qu'on ne trouve pas près de toi quelque femme faisant passer son fils ou sa fille au feu, faisant des divinations, consultant le temps, les serpents ou un magicien ni un enchanteur, ni quelqu'un interrogeant Ob ou Iidoni ou un nécromancien.

« Car c'est une abomination de l'Éternel (tout homme), faisant cela ; et c'est à cause de ces abominations que l'Éternel ton Dieu les chasse (ces nations) devant toi. » (*La Bible*, traduction nouvelle avec l'hébreu en regard par S. Cahen, t. v, p. 82).

La peine est dans le *Lévitique* ; c'est la mort.

« Ne vous tournez pas vers les Oboth, et ne recherchez pas les Iidone » (xix, 31).

« Un homme ou une femme, lorsqu'il y aura parmi eux un Ob ou un Iidoni, qu'ils meurent, on les accablera de pierres ; leur sang retombe sur eux. » (xx, 27 ; *Ibid.*, t. III, p. 90.)

On ne s'étonnera pas que l'évocation de Samuel (1^{er} liv. des *Rois*, xxviii, 5), appartenant à un culte étranger, présente quelques points de ressemblance avec les évocations divinatoires de l'Italie et de la Grèce.

« Schaoul (Saül) ayant vu le camp des Pelichtime (Philistins) eut peur et son cœur fut fort effrayé.

« Schaoul consulta l'Éternel, mais Dieu ne lui répondit rien, ni par des songes, ni par les ourime ni par les prophètes.

« Schaoul dit à ses serviteurs : Cherchez-moi une femme, maîtresse

passée qui est dans l'*Odyssée* d'Homère, estoit si affairé apres, qu'il demandoit souvent à ses gens s'il avoit disné, et quand la peinture fut parachevée, le roy d'Égypte, Ptolemee lui envoya porter soixante talents, lesquels il refusa et ne voulut oncques vendre son ouvrage. » *Non posse suav. vivi sec. Epieur.*, 81.

Les divers souvenirs que nous avons rappelés de la peinture antique, montrent que quelques palais et certains temples avaient, comme chez nous le Château de Fontainebleau, leur *Galerie d'Ulysse*.

(dans l'art) d'Ob; j'irai chez elle, et je l'interrogerai. Ses serviteurs lui dirent: Il y a une femme maîtresse (dans l'art) d'Ob à Enedor (Endor).

« Schaoul se déguisa et prit d'autres vêtements; il s'en alla, lui et deux hommes avec lui, et ils vinrent de nuit auprès de la femme. Il dit: Devine-moi, je te prie, par (l'esprit d') Ob, et fais monter vers moi celui que je te dirai.

« La femme lui dit: Tu sais bien ce qu'a fait Schaoul, qui a exterminé du pays les Oboth et les Iidonine; et pourquoi tends-tu des pièges à ma vie pour me faire mourir?

« Schaoul lui jura par l'Éternel, en disant: Par la vie de l'Éternel, il ne t'arrivera aucun mal à cause de cela.

« La femme dit: Qui veux-tu que je fasse monter? Il répondit: Fais-moi monter Schamouel (Samuel).

« La femme voyant Schamouel, cria à haute voix, et dit à Schaoul, savoir: Pourquoi m'as-tu trompée, puisque tu es Schaoul?

« Le roi lui dit: Ne crains rien, car qu'as-tu vu? La femme dit à Schaoul: J'ai vu un Dieu qui montait de la terre.

« Il lui dit: Quel est son aspect? Elle dit: Un homme vieux monte, il est enveloppé d'un manteau. Schaoul connut que c'était Schamouel; il s'inclina la face contre terre, et se prosterna.

« Schamouel dit à Schaoul: Pourquoi m'as-tu troublé en me faisant monter? Schaoul dit: Je suis très-inquiet; les Pelichtime me combattent, et Dieu s'est retiré de moi;... et alors je t'ai appelé pour que tu me fasses connaître ce que je dois faire.

« Schamouel dit: Et pourquoi me consultes-tu puisque l'Éternel s'est retiré de toi, et qu'il est devenu ton ennemi?...

« L'Éternel a arraché le royaume d'entre tes mains.... L'Éternel livrera aussi le camp dans la main des Pelichtime.

« Schaoul tomba aussitôt à terre de toute sa hauteur, et fut fort effrayé des paroles de Schamouel. Il n'avait pas non plus de force en lui; car il n'avait rien mangé tout ce jour ni toute la nuit. » *Ibid.* t. VII, p. 107.

Dans le IV^e livre des *Rois* (XXI, 6), Manassès va plus loin que Saül; il a chez lui des Pythons et des Nécromanciens, « des Oboth et des Iidonine ».

Écoutons maintenant le prophète Isaïe (*Ieschaiahou*, VIII, 19):

« Iehovah Tsebaoth, c'est Lui que vous sanctifierez, que Lui soit votre crainte, et Lui votre terreur...

« Et quand ils vous diront: Interrogez les Oboth et les Iidonine qui

sifflent et chuchotent ¹; (répondez) chaque peuple ne doit-il pas interroger son Dieu, les morts en faveur des vivants?

« Par la Loi et le Témoignage, ne profèrent-ils pas de pareils discours dénués de clarté?

« On regarde vers la terre, et voici la détresse, l'obscurité et de profondes ténèbres, et l'on est refoulé dans la sombre (nuit). » *Ibid.* t. IX, p. 31.

« L'histoire de Saül et le passage d'Isaïe, écrit Fréret, sont, je crois, le meilleur commentaire de la défense que Moïse fait aux Hébreux de consulter les morts, et font voir que les termes doivent se prendre à la lettre d'une évocation des Ombres. »

Veut-on retrouver une trace de la réprobation qui frappe les nécromanciens, dans un livre qui date des premiers siècles du christianisme et présente, tout apocryphe qu'il est, un reflet de l'état des esprits à cette époque? Que l'on ouvre les *Clémentines*. Cet ouvrage, dont une édition plus complète a été donnée récemment à Göttingue par M. Dressel (*Clementis Romani quæ feruntur Homeliæ viginti, nunc primum integræ*), contient une relation dans laquelle on voit le pape Clément, le héros sinon l'auteur de ces entretiens, prêt à partir pour l'Égypte, afin de s'éclairer sur ce qu'il doit devenir après sa mort. « J'irai, dit-il, trouver les hiérophantes et les prophètes. A prix d'argent, j'obtiendrai qu'un d'eux évoque un mort. J'interrogerai l'ombre, et il faudra bien qu'elle me dise si l'âme est immortelle. » Mais, continue M. H. Rigault à qui j'emprunte cette citation (*Journal des Débats*, 12 août 1858) ², au moment où Clément va partir pour l'Égypte, un philosophe l'arrête: « Que vas-tu faire? Évoquer les morts? S'ils refusent de répondre, de leur silence oseras-tu conclure le néant? Et s'ils répondent, comment porteras-tu sans remords un secret

¹ C'est cette même voix éteinte ou stridente que nous avons vue dans Lycophron et dans Lucain. Horace nous dit aussi (*Sat.*, I, 8) « alterna loquentes Umbræ... resonarent triste et acutum ».

² En écrivant ces lignes, il y a quelques semaines, nous étions loin de penser que nous aurions sitôt à déplorer une perte qui a vivement affligé tous les amis des Lettres.

qu'il est impie d'arracher à la tombe? » Saint Clément renonce à consulter les morts.

Mais il est temps de finir cette note, sans attendre que cette partie du culte italique ou hellénique, devenu entre les mains des dramaturges, d'Eschyle à Shakespeare, un des ressorts les plus puissants de l'art théâtral, tombe des anathèmes de la loi religieuse au batelage de la magie blanche. « *Magicas vanitates!* » s'écrie Pline (*Hist. nat.*, xxx, 4.)

Il est cependant une évocation qui pouvait couronner dignement notre catalogue nécromantique : c'est celle que cite Pline, et dans laquelle Apion le Critique voulut interroger Homère sur sa patrie et sur ses parents, sans oser répéter ce que la grande ombre lui répondit (*Hist. nat.*, xxx, 6). Lucien ne fait pas tant de façons pour nous redire ce que le Poète lui a révélé, lorsqu'il est allé le trouver aux Enfers (*Ver. hist.* Luciani oper. Lips. Tauchnitz, t. II, p. 495; trad. de M. Eug. Talbot, t. 1^{er}, p. 405). Dans Lucrèce (I, 420), le père de la poésie, « toujours jeune de gloire », sort des retraites achéruisiennes pour apparaître à Ennius ; mais cette apparition spontanée est plutôt du ressort de l'onirocritie. Que de questions il resterait à adresser à Homère, pour lesquelles trop souvent, toute évocation à part, on ne s'est guère mis en peine de le consulter lui-même!

ADDITION A LA NOTE DE LA PAGE 5.

M. Egger, en traitant, à la Faculté des Lettres, de la Littérature grecque au temps de Pisistrate, a repris, cette année, la question des Poésies homériques, avec tous les développements que cette question comporte aujourd'hui.

ADDITION AU TEXTE (page 54, ligne 15).

La dernière mention que nous ayons rencontrée des Cimmériens d'Homère est celle que fait M. I. L. Roche, lorsqu'il écrit : « Dans tous le pays compris entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, dont le vieil Homère peuplait d'ombres infernales le ciel pour lui nébuleux ; dans la péninsule qui fut la Tauride et qui est aujourd'hui la Crimée ; sur la surface des vastes plaines de la Russie méridionale, arrosées par le Bug et le Dniéper, on voit, ça et là, des tertres semblables à nos tumulus... » (*Moniteur* du 9 mars 1859.)